

JOURNAL DE 20 PAGES : 5 CENTS

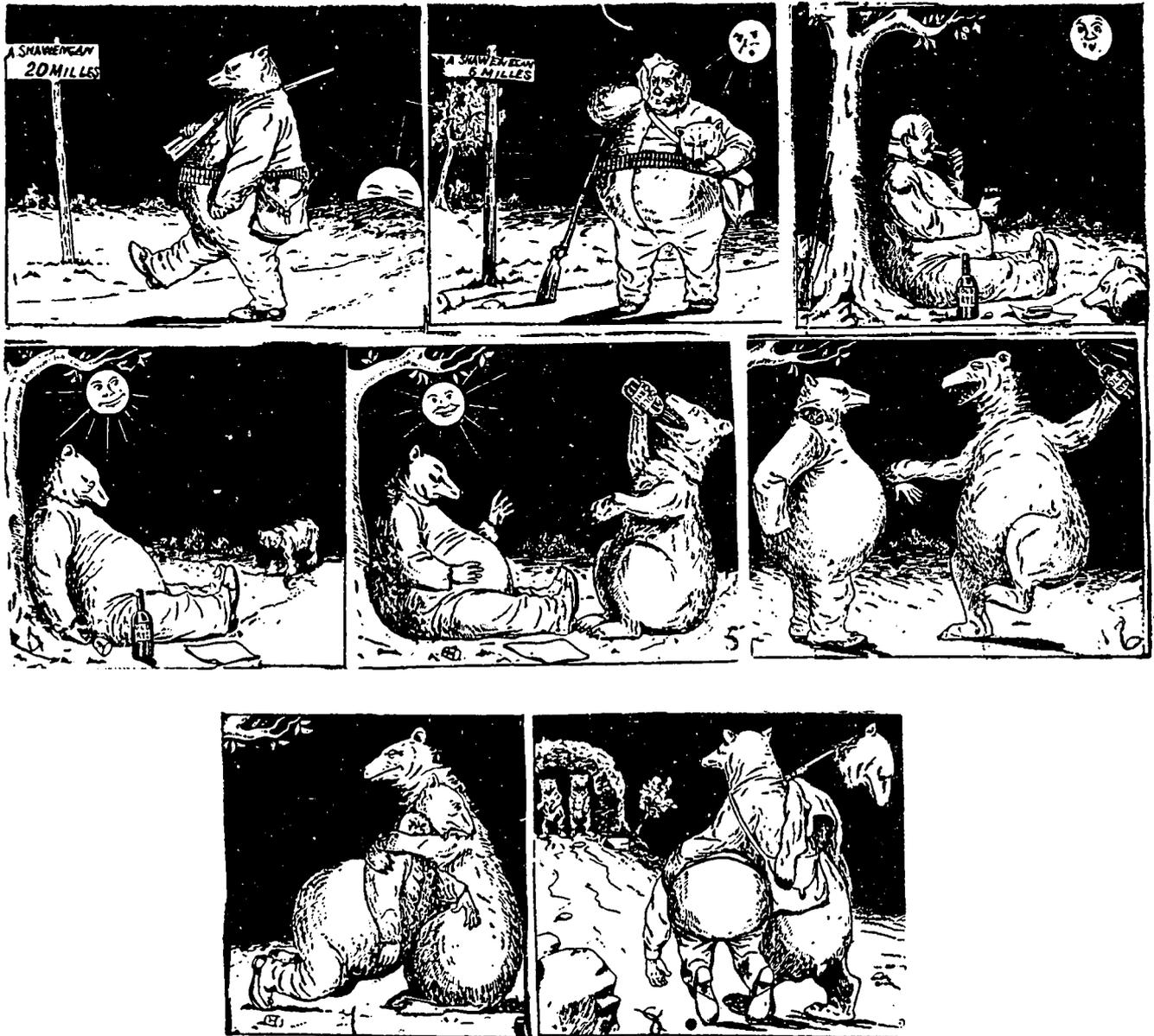
Le Samedi

VOL. I.—NO. 7.

MONTREAL, 27 JUILLET 1889.

LE NUMERO, 50CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

UN TRUC DE CHASSE ET SES RESULTATS



(Extraits de mémoires trouvés dans un pin creux le 18 Juillet courant par un membre du club Shawinigan.)

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, -- \$2.50. -- SIX MOIS, -- \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants. MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 JUILLET 1889.

CHASSE SPLEEN

L'intérêt est le parfum du capital.

Les prudes sont des coquettes montées à graine.

Prendre un homme en pitié, c'est le décourager.

Qu'est-ce que la règle de trois ?—Un de trop.

Qu'est-ce que la table de multiplication ?—Le recensement.

Qu'est-ce qu'un rapporteur de cour ?—Le petit frère.

Si vous voulez garder des amis, tenez-les dans l'expectative.

L'amour a un appetit vorace, mais une mauvaise digestion.

Motto des chars urbains : " Que les passagers se jouent."

La politesse exige qu'on ne croise jamais des fils électriques.

Il faut être fou pour se vanter, et imbécile pour se décrier.

Comptez sur un fou pour garder un secret, s'il ne le connaît pas.

La journée de demain est plus longue que toute l'année dernière.

L'homme qui ne peut pas causer de tort ne peut pas faire de bien.

L'ennemi est celui qui ne peut pas nous pardonner le mal qu'il nous a fait.

Quand vous marchandez des poulets, rappelez-vous que les bons meurent jeunes.

Le flatteur est celui qui vous dit la dixième partie du bien que vous pensez de vous.

"L'amour, dit le penseur, est un transport intérieur." Mais les barges de canal le sont aussi.

La majorité des poèmes ne manquent pas de pieds ; ils se contentent de manquer de tête.

" Pourquoi me prendre par le bras ? disait un avare à une dame ; ça ne vous donne aucun plaisir et ça use mon habit."

Les aubergistes qui vendent le dimanche ont absolument besoin d'un bon teneur de livres pour leur double entrée.

Vous aurez beau aimer les cocktails, vous ne soutiendrez pas que c'est un bonheur sans mélange.

Si j'avais à choisir l'emblème de l'économie, je prendrais un chien couché en rond. Il rejoint toujours les deux bouts.

" J'ai fini mon ouvrage," disait l'aiguille au petit paresseux. " Oui, reprit le petit paresseux, parcequ'on te menait au bout du bras pour te forcer à pénétrer dans cette étoffe."

Le sage nous apprend que le bonheur de l'homme ne tient qu'à un fil, surtout si c'est le fil qui manque toujours lorsqu'il s'agit de poser un bouton de culotte.

Les nouvelles des places d'eau sont unanimes à confirmer le fait que les costumes de bain cette année sont plus que jamais des costumes de bain.

Les jeunes filles de Somerville se sont organisées en club il y a quinze jours avec le Motto : " Les lèvres qui toucheront au tabac ne toucheront jamais aux miennes." Le club a été obligé de se dissoudre la semaine dernière.

La charité pour être efficace doit aller à la limite voulue. Il ne vous servira de rien de diviser votre vêtement avec un pauvre parce que vous n'arriverez qu'à faire deux déguenillés au lieu d'un. Donnez le vêtement tout rond.

Vous voulez savoir pourquoi on se lasse du bien, quand le mal nous attire constamment ? C'est fort simple. Le bien se fait toujours de la même manière, tandis que la variété dans le mal est infinie.

Peu de différence entre un marin et sa toile :
L'un en mer, l'autre à terre ont du vent dans la voile.

—J'ai rencontré mademoiselle Bardeaux ce matin dans un magasin : quelle voix de trompette elle a !
—Tu oublies qu'elle demandait des souliers de 2 points.

Smith.—Après tout : *honesty is the best policy.*
Brown.—Comment sais-tu cela ?
Smith.—J'ai pratiqué les deux.

Un père récalcitrant (au jeune amoureux).—Mais enfin, peux-tu faire vivre une famille ?
L'amoureux.—Une famille ! Mais je ne demande que Sara !

La femme, (minuit).—Qu'est-ce que tu as fait, John ?
John, (titubant).—Je balançais mes livres.
La femme.—Balancement-ils aussi bien que toi ?

Jeune femme.—Je suis si contente ! Imaginez-vous que mon mari ne sort jamais et reste avec moi tous les soirs.
Une bonne amie.—Où ! On m'a toujours dit, en effet, que votre mari n'aime pas à s'amuser.

—De quoi mon pauvre mari est-il malade, docteur ?
—D'une maladie héréditaire.
—Où a-t-il bien pu prendre cela ? Il n'y en a pas eu dans le village depuis un an.

Le père.—Vous voulez épouser ma fille ? Laquelle ? La plus jeune a \$15,000 ; la seconde \$25,000 et la plus âgée \$40,000.
Le prétendant.—Est-ce que vous n'en auriez pas une encore plus vieille ?

LES VACANCES

Un journal faisait remarquer ces jours-ci la supériorité du système canadien sur le système français pour les vacances d'été. Notre coutume est, en effet, excellente; mais elle pourrait être améliorée. Nous n'avons rien à dire contre la date d'ouverture des vacances qui est en temps convenable; mais elles finissent quinze jours trop vite. Généralement le plus beau mois de l'année en Canada est le mois de septembre. Les fleurs sont dans tout leur épanouissement, et les fruits sont arrivés à leur pleine maturité, tandis que les ardeurs du soleil de juillet et d'août ont cédé la place à la température du jardin d'Armides. La chasse est ouverte; la moisson est à peu près finie et il ne tiendrait qu'à nos corps publics de faire de septembre un mois merveilleux, si à tous ces embellissements on y ajoutait l'embellissement par excellence: la vacance.

Aujourd'hui la rentrée des classes dans les premiers jours de septembre brise la villégiature. Les familles qui ont recherché l'air de la campagne lèvent le camp avant le temps et la conséquence de ce raccourcissement de saison, c'est que grand nombre de chefs de maison renoncent complètement à un plaisir éphémère dont le double démenagement absorbe la moitié.

Nous parlons surtout au point de vue des villes dont la population exténuée, anémique, a tant besoin de récupération et de réaction. Il faut lui ôter tous les prétextes possibles de *casanerie* ou de laisser aller et la perspective d'un séjour raisonnable à la campagne déterminerait les familles à émigrer vers des régions plus vivifiantes.

Il ne faut pas oublier que nous avons un climat ingrat. L'hiver est pénible, souffrant; l'automne est triste et le printemps est gâté par des chemins énervants et une humidité dangereuse. Nous avons droit à la généreuse compensation que la nature nous a ménagée: la belle saison, qui est supérieure à la belle saison d'aucun autre pays. Ailleurs, les dures épreuves du climat sont l'exception, en sorte que la jouissance de l'été est moins impérieuse; la nature y espace ses bienfaits. Ici tout ce qu'il y a de bon, de beau, de frais, de parfumé, de jeune, de gai à travers l'air, le soleil, les bois et les champs se trouve condensé dans une rapide période de trois mois. Il est vrai que nos robustes constitutions résistent encore bien aux neuf mois de bataille que les éléments nous livrent; mais la santé s'en va tranquillement. Nous n'avons point la force de nos pères; nos petits fils n'auront pas la nôtre. Conservons donc avec soin le plus précieux de nos biens: la vigueur physique qui est le meilleur gage de notre vigueur intellectuelle et morale.

On nous dira: "Trois mois de repos, c'est la rouille pour l'esprit de l'enfant." Nous ne le croyons pas. L'élève qui s'est repu des jouissances légitimes de la vacance, arrive au collège ou au couvent avec le cœur aussi vaillant que le corps. Si vous le renfermez à l'époque précise où l'été prend tout son épanouissement, il traîne en entrant un boulet au pied: le regret de tout ce qu'il perd.

Qui de ceux qui sont passés par le collège, n'ont pas éprouvé cette douleur aigre de la privation des jeux qui auraient été si bons et si variés à l'époque complète des fleurs, des fruits et du temps frais! Et nous le demandons aux observateurs qui ont l'expérience de l'enseignement: a-t-on réussi à remettre au travail sérieux l'esprit des élèves durant tout le mois de septembre?

La noblesse du vicomte Macduff, Lord Fife, le fiancé de la princesse Louise de Galles, remonte à 1,404. Trois de ses sœurs ont été assez malheureuses en ménage. Lady Ida, avait épousé Adrian Hope; mais celui-ci obtint un divorce basé sur la liaison de sa femme avec un membre de l'ambassade autrichienne. Elle a depuis épousé William Wilson. Lady Townshend, une autre de ses sœurs, s'est sauvée avec Lord Henry Thynne. Il s'ensuivit des démêlés dans lesquels Lord Townshend donna une bonne raclée à Lord

Henry, après quoi il reprit sa femme. La troisième sœur, Lady Duplin, s'est trouvée compromise dans le divorce du duc de Malborough. Lord Duplin ayant à son tour obtenu un divorce, elle a épousé le Dr Alfred Cooper, le fameux spécialiste pour les maladies de la peau.

Lord Fife composait avec le marquis de Hastings maintenant décédé, et le duc de Hamilton qui perdit un jour un million de piastres sur une course, la garde intime du Prince de Galles.

Sir Julien Pauncefote, est parti samedi dernier pour Londres. On se corrompt bien à tout âge! Il a eu le malheur d'apprendre le *draw poker* sur le *steamer* en venant en Amérique au printemps et il n'a pu s'empêcher de le pratiquer depuis à Washington, à son grand détriment, dit-on.

Un jésuite, le P. Peters, a calculé qu'en 260 ans, quatre hommes doivent avoir comme moyenne une descendance de 268,719,000,000 d'âmes.

De son côté, Sir William Blackstone démontre qu'en vingt générations chaque homme doit avoir une progéniture de 1,048,576 d'âmes.

La maîtresse de maison (décidée de ne pas faire l'aumône).— Vous pouvez vous en aller: je n'ai besoin ni de faire scier du bois, ni de faire battre mes tapis, ni de quoi que ce soit.

Le mendiant.—Tonnerre, madame, c'est une maison comme cela que je cherche! Au fond, je ne tiens qu'à une chose: avoir la charité.

Au marché Bonsecours:

L'acheteur.—Combien ces framboises.

La revendeuse.—10 cents le cassot d'une terrinée.

L'acheteur.—C'est bien! J'ai apporté mon vaisseau.

La revendeuse. Dans ce cas, c'est trente sous.

Madame Ostente.—N'est-ce pas que madame Emilion se décolète d'une manière indécente?

Madame Vaine.—Oui, c'en est écœurant. Qui est-ce qui dirait qu'une femme si orgueilleuse porte les robes que je lui ai vendues lorsque je suis devenue en deuil?

L'héritière.—J'ai bien peur que vous ne veniez ici pour mon argent seulement, et non pas pour moi.

L' amoureux.—Comment! Que vous êtes donc cruelle! Est-ce que je pourrais avoir votre argent sans vous obtenir vous-même!

Le marchand de seconde main.—Je vous recommande cette montre; c'est pour rien. Elle appartenait à un homme riche qui s'en est dessaisi par suite de mortalité dans sa famille.

L'acheteur.—En quel honneur la mortalité dans une famille l'a-t-il forcé à vendre sa montre?

Le marchand.—C'est lui qui était le mort.

—En a-t-il fait un discours superbe cet animal-là au dîner d'hier soir!

—Tu crois cela, toi! Si tu savais qu'il n'y a pas un mot de son discours que je n'ai déjà lu dans un livre!

—Oui-dà! Mais où ça donc?

—Dans le dictionnaire.

La jeune mariée (qui se prépare à tenir maison).—Qu'est-ce qui coûte le plus cher pour tenir maison? Ce doit être le loyer sans doute.

L'amie.—Oui pendant les premières six années.

La jeune mariée.—Et après cela?

L'amie.—Les chaussures.

Dans un magasin de hardes faites:

Le commis, (à un client de la campagne).—Cette paire de pantalons vous fait superbement.

Le campagnard.—C'est p'tête ben vrai; mais i m'gênent sous les bras.

SUR LES BORDS DE LA MER PLAINTIVE



Ernest.—Il a été assez effronté pour faire la demande ! Et qu'est-ce que le docteur a dit ?

Julie (une héritière).—Papa a répondu que si j'épousais Alphonse, il me porterait pour tout héritage, sur son testament, pour un chelin.

Ernest.—Bon ! bon ! Il l'a eu bonne la pelle ! Et qu'est-ce qu'il a dit de moi ?

Julie.—Que si je vous épousais, il réduirait le legs à deux sous.

MOTS D'ENFANTS

La mère.—Johnny cours chez le boucher voir s'il a des pieds de cochon.

Johnny, (revenant à la course).—Maman, il a des grandes bottes ; je n'ai pas pu lui voir les pieds.

Willie.—Que je t'embrasserais bien, Blanche, si ta mère ne l'avait pas défendu !

Blanche.—Elle ne l'a pas défendu. Elle a seulement dit : " Que je ne te voie pas embrasser Willie ! " Si elle ne nous voit pas tout est correct.

Le petit Freddy, (en visite à la campagne).—J'ai peur ; ôtez cette grosse bête.

Le papa.—Comment, tu as peur d'un coq d'Inde ! Tu en as mangé hier soir.

Freddy.—Je ne l'aime pas celui-ci : il est trop saignant.

Sur le train de Québec :

—Henriot, ne sors pas la tête des chars ; tu vas perdre ton chapeau.

Persistence de l'enfant à se pencher dans la fenêtre.

Manœuvre inaperçue du père qui lui enlève son chapeau, en lui criant :

—Là ! Je te l'avais bien dit que ton chapeau tomberait ! Maintenant, je vais être obligé de le rappeler en sifflant.

Surprise de l'enfant qui, en effet, voit revenir le chapeau.

Au bout d'un quart d'heure, Henriot à son père, absorbé dans une lecture :

—Papa, siffie donc encore ; je viens de jeter mon chapeau pour voir comment ça va lui prendre de temps pour revenir.

Le maître d'école.—J'ai appris avec peine que deux élèves sont allés se baigner pendant la grand'messe. Ce n'est pas vous, monsieur Tommy, qui feriez cela ?

Tommy.—Non, monsieur, bien sûr.

Le maître.—Bien. Dites maintenant à la classe pourquoi vous ne vous baigneriez pas pendant la messe.

Tommy.—Parceque l'eau est trop froide, monsieur.

Charles (un petit cousin).—Ta mère n'a pas l'air de t'aimer bien fort.

Johnnie.—Je vais te dire ; elle me reproche d'avoir fait manquer trois fois le mariage de ma sœur.

—Papa, je t'aime beaucoup, beaucoup.

—Moi aussi, Charles, je t'aime quand tu es bon garçon ;

—C'est que moi je t'aime même quand tu n'es pas bon garçon !

Le père.—Mon enfant, qui t'a enseigné de conter des mensonges à ta mère ?

L'enfant.—C'est vous, papa.

Le père.—Moi ! malheureux ! Quand cela ?

L'enfant.—Tout le temps : c'est maman qui dit que tu ne lui fais que des colles.

Tommy, (à un visiteur).—Ta femme, elle a des grands bras, hein !

Le visiteur.—Non, mon cher, elle a des bras comme les autres.

Tommy.—Pourquoi que papa il disait que depuis son mariage ta femme, elle avait un éléphant sur les bras ?

Le père.—Comment se fait-il que tu sois toujours en arrière de tes classes ?

L'enfant.—Pour te faire plaisir, papa. Tu m'as dit de poursuivre mes études. Il faut bien que je me trouve en arrière d'elles pour cela.

LA QUANTITÉ AVANT LA QUALITÉ

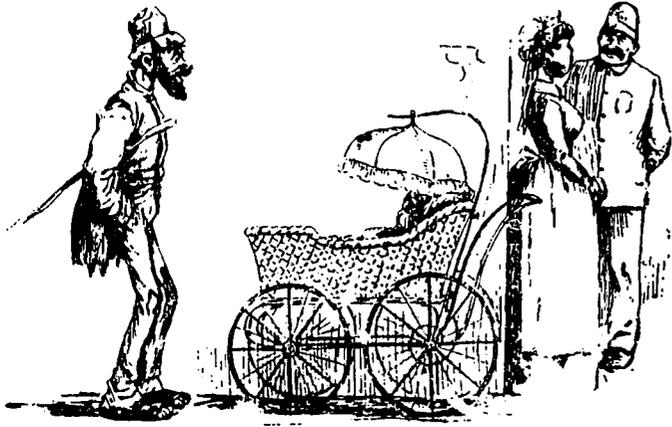


Une de nos bonnes fourchettes canadiennes (dans un restaurant de Paris).—Garçon, vous appelez cela des huîtres ?

Le Garçon.—Oui, monsieur ; ce sont les plus délicates.

Le canadien.—Apportez-moi une couple de vos baleines à la place ; je suis en mâche ce matin.

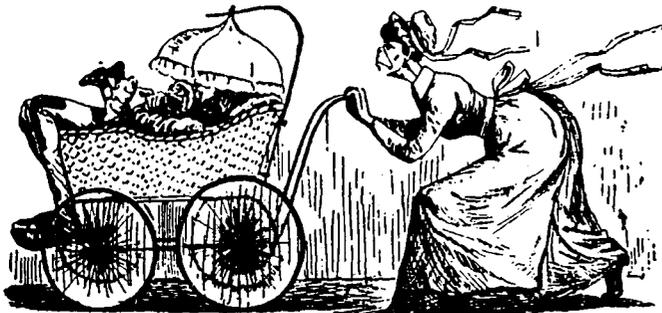
PROMENADE IMPROVISÉE



I
Tramp.—Il y a de la place pour deux ; pourquoi ne pas en profiter.



II
La bonne.—Au revoir, monsieur Joseph, cette enfant ne peut pas être cinq minutes sans pleurer.



III
—Sans compter, la petite garse, quelle devient d'une pesanteur ?



IV
Tramp.—Vous avez été réellement trop bonne, mademoiselle ; vous conduisez avec une délicatesse de touche ! Mes compliments !

REFLEXION D'UN PÊCHEUR A LA LIGNE

(Pour le SAMEDI)

Si quelque chose peut gâter un jour de fête,
Et mettre un homme en sorcier,
C'est qu'en lançant sa ligne au-dessus de la tête,
Il s'accroche le fessier.

RECETTE POUR OBTENIR UN CHAPEAU NEUF

De passage dans une ville étrangère :
Monsieur X.—Sais-tu que ce bedeau n'a pas été poli de nous mettre dans le dernier banc de l'église ?
Madame X.—Il a été très prévenant, au contraire ; il s'était aperçu que je n'avais pas un chapeau à la mode.

IRISH BULL

O'Flaherty, (dans une partie de pêche.)—Combien ta ligne a-t-elle d'acres de long ? Voilà cinq minutes que tu tires.
Pat.—Bigre ! Je crois que réellement quelque poisson en a coupé le bout ; je ne puis plus le rattraper.

LES LUNDIS DE MADAME STE-BAVE



Madame Flanigan reçoit.

UNE GRANDE VOYAGEUSE

M. Francparleur.—Vous avez beaucoup voyagé, sans doute, mademoiselle Quarantaine ?

Mademoiselle Quarantaine.—Beaucoup, monsieur. Le fait est que depuis l'âge de 16 ans mon père m'a fait voyager toutes les étés.

M. Francparleur.—Mais alors, vous avez dû faire le tour du monde !

Il s'est mis vivement à souhaiter qu'il ne se fut mordu les lèvres une minute plus tôt.

TROP PARLER NUIT

Un des nombreux Canadiens maintenant à Paris, raconte à un ami, la singulière expérience qu'il vient d'y faire des restaurants.

Il avait la semaine précédente payé 15 francs pour un dîner. Il retourna au même restaurant sept ou huit jours après, choisit exactement le même menu et reçut la présentation d'une note de 20 francs.

Plainte au propriétaire qui compare les deux notes avec soin et finit par constater l'irrégularité. Notre compatriote se préparait à triompher lorsque le parisien lui dit d'un ton aussi poli que solennel :

—Monsieur a été réellement trop bon d'avoir attiré mon attention sur l'erreur de la semaine dernière : mais enfin puisqu'il insiste, c'est 4 francs qu'il me doit encore sur cette première note.

CODE RURAL : VUE SUR LA PROPRIÉTÉ DU VOISIN



Charmant cottage ; le monsieur, un artiste, est en train de le louer, lorsqu'un coup d'œil dans la cour voisine lui montre le désenchantement ci-dessus.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

GAVROCHE

C'est ainsi que les journalistes désignent parfois le voyou de Paris, et cela, par réminiscence du *petit Gavroche*, dont Victor Hugo a donné le portrait dans *les Misérables* (vol. V, chapitre XIII, p. 57) :

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère.

Ses parents l'avaient jeté dans la vie d'un coup de pied.

Il avait tout bonnement pris sa volée.

C'était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, guoguenard, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fuyousse, grattait les ruisseaux, volait un peu ; mais, comme les chats et passereaux, gaiement, criait quand on l'appellait voyou. Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour ; mais il était joyeux parce qu'il était libre.

TOMBER DANS LE TROISIÈME DESSOUS

On appelle *dessous*, dans un théâtre, les étages pratiqués sous les planches de la scène pour recevoir la rampe, les trucs et les machines, étages qui peuvent aller jusqu'au nombre de trois (comme à l'ancien Opéra, par exemple), et qu'on nomme alors le premier, le deuxième et le troisième dessous.

Ce dernier étant le plus bas de tous, on a employé l'expression *troisième dessous* pour signifier aussi *bas que possible*, et l'on a dit au figuré, en parlant d'une pièce accueillie par les sifflets et irrévocablement condamnée, qu'elle était tombée dans le *troisième dessous*.

PAT-A-QU'EST-CE

Voici comment le grammairien Domergue raconte l'origine de ce singulier mot dans son *Manuel des amateurs de la langue française* :

« Un jeune homme était au spectacle dans une loge à côté de deux dames richement parées, mais la conversation annonçait le peu d'éducation qu'elles avaient reçue. Tout à coup le jeune homme trouve sous sa main un éventail : — Madame, dit-il à la première, cet éventail est-il à vous ? — Il n'est point à moi. — Est-il à vous ? reprend-il en le présentant à l'autre. — Il n'est pas à moi. — Il n'est point à vous, il n'est pas à vous, dit le jeune homme, ma foi, je ne sais *pat-à-qu'est-ce* ? »

« Cette plaisanterie a couru dans les cercles, et le mot est resté. »

Je n'ajouterai qu'une réflexion à ce qui précède ; si ce n'est pas vrai, il faut avouer au moins que c'est bien trouvé.

AVOIR MAILLE A PARTIR AVEC QUELQU'UN

La *maille*, monnaie de billon carrée, qui avait cours sous les rois Capétiens, était la plus petite de toutes les monnaies : quand on voulait la *partir* (la partager), on ne pouvait que se quereller, puisqu'elle n'avait aucune réalité monétaire au-dessous d'elle. *Avoir maille à partir avec quelqu'un* veut donc dire tout simplement avoir un différend avec lui.

IL VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'À SES SAINTS

Voici ce qu'a écrit Voltaire à la fin de la Préface de *Catherine Faldé* :

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitants d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ; mais les hussiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bonhomme Cardero, qui se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds et lui dit : — Grand roi, je supplie Votre Altesse royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. — Voilà une plaisante demande ! dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière ? — C'est, dit Cardero, que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnez. Le roi rit beaucoup et fit un présent considérable à Cardero ; de là vient le proverbe : *Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* »

C'est fort joli, mais je dois à la vérité de vous prévenir qu'on ne donne cela que comme un conte.

ARRIVER COMME MARÉE EN CARÈME

Quand l'usage du jeûne quadragésimal fut établi, le poisson compta généralement partout comme un plat maigre, et, comme en temps de carême la marée devait être impatiemment attendue, son arrivée, on le conçoit, put devenir synonyme de chose qui vient à propos.

ARRIVER COMME MARS EN CARÈME

La fête de Pâques ayant été fixée au premier dimanche venant après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps (le 22 mars), il en résulte que le mois de mars doit invariablement, et pour près d'un tiers, être compris chaque année dans le *carême*. Aussi dit-on *arriver comme mars en carême*, pour signifier arriver ponctuellement, infailliblement.

Mais ce dicton, bien qu'il s'explique ainsi, n'est qu'une corruption du précédent. Seulement il est énoncé plus souvent sous la forme altérée que sous la vraie.

C'est en somme le carême qui arrive en mars et non mars en carême : on n'eût donc pas constitué la locution ainsi, si on n'avait eu l'autre qui a servi de point de départ. *Mars* au lieu de *marée* paraît venir là comme une de ces altérations plaisantes à l'aide desquelles on fait des *parodies* de proverbes. C'est un genre de plaisanterie pour lequel le romancier Balzac avait un faible. En voici quelques exemples : *Le temps est un grand maigre* (maître). — *Les personnes pressantes* (présentes) *sont toujours acceptées* (exceptées). — *Chose promise, chose dure* (due), etc.

MONTER SUR SES GRANDS CHEVAUX

Au temps de chevalerie, on distinguait deux espèces de chevaux : le palefroi et le destrier.

Le palefroi était le cheval de service, le cheval de parade, surtout celui que montaient les dames.

Le destrier était cheval de main ou de bataille ; il était grand et fort, et, par suite, spécialement destiné aux hommes d'armes.

Or, quand les chevaliers quittaient le palefroi pour le destrier, on disait qu'ils *montaient sur leurs grands chevaux*, expression qui, prise au figuré, s'est employée et s'emploie encore dans le sens de prendre un parti vigoureux, se mettre en colère, montrer de la sévérité dans ses paroles.

COUPÉ (Substantif)

Nous avons plusieurs mots dont la signification est difficile à comprendre parce qu'on les emploie aujourd'hui sans un autre mot principal dont autrefois ils étaient des auxiliaires grammaticaux ; *coupé* est du nombre.

Ce dernier ne se montrait qu'en compagnie du mot *carrosse*, comme on le voit dans la citation qui suit :

Les carrosses ont différents noms, eu égard à leur structure : il y a des *carrosses* proprement dits, des *carrosses coupés*, des calèches, des berlines, etc.

ÉCLAIRÉ A GIORNO

A *giorno* est une expression italienne par laquelle on désigne un éclairage très brillant et propre à remplacer en quelque sorte l'éclat du jour dans les salles de bal et de spectacle. Le mot *giorno*, qui, d'après Littré, doit se prononcer *djiorno*, et selon Poitevin, *giorno*, signifie *jour* dans la langue qui nous a fourni *a giorno*. C'est le latin *diurnum* (*dies*, jour).

DONNER DU FIL A RETORDRE A QUELQU'UN

Le fil est composé de plusieurs brins.

Or, ces brins sont fabriqués à part, puis on en réunit plusieurs pour former le fil à coudre.

Aujourd'hui l'opération se fait par des machines, mais autrefois elle se pratiquait à la main.

C'était au temps où Berthe filait, je veux dire en ce temps où le fil et les vêtements qu'il sert à assembler se fabriquaient dans les familles, sous les yeux de tous, et la retorsion du fil était une opération où se rencontrait plus d'une difficulté. Or, les témoins de cette opération ont été naturellement amenés à dire *donner du fil à retordre à quelqu'un* pour signifier le charger d'une besogne qu'il ne ferait pas sans beaucoup de peine.

VAINCUS DU COUP



Jimmy Latulippe, à l'un de ses confrères de trottoir.—Regarde moi donc ce petit *dandy* qui porte des dentelles comme une fille. Montons lui une scie !

Le petit *Gaston* (habillé à la *Lord Fauntleroy*) les abordant brusquement.—Dis donc, l'amie, as-tu une chique à me prêter ?

Le nom de *Gaston* est désormais écrit en lettres d'or dans la chronique des vendeurs de journaux.

—Est-ce ici qu'on repasse, demande quelqu'un en entrent dans une buanderie ?

—Oui, monsieur, c'est ici.

—Très bien, je repasserai !

Premier commis.—Je vais donc le laisser enfin, ce magasin de malheur ! Je suis engagé ailleurs.

Second commis.—Vrai ! Où donc.

Premier commis.—Chez le père *Charles Acrostiche*.

Second commis.—Teneur de livres ? caissier ? commis de confiance ? comme quoi donc ?

Premier commis.—Tu n'y es pas, j'y suis engagé comme *gendre*.

Le rapporteur.—Qu'est-ce que je vais dire du monsieur que j'étais allé interviewer ce matin ? Il m'aurait tué si je n'avais pu m'évader par la fenêtre.

Le rédacteur en chef.—Dites qu'il vous a donné une réponse évasive.

. CONSEILLERS DU ROI

(DIX-HUITIÈME SIÈCLE).

Les charges publiques n'avaient frappé durant des siècles que sur les dernières classes de la société ; elles étaient le signe auquel se reconnaissait le peuple vaincu. Les dénominations de *taille*, de *tailion*, de *corvée*, de *servage*, semblaient perpétuer l'humiliation de la défaite. C'était autant par orgueil que par intérêt qu'on essayait de toute sorte de moyens pour échapper à ces charges : être vêtu, être imposé, être appelé à la guerre comme le plus grand nombre, paraissait un supplice dès qu'on avait quelques privilèges à sa portée.

C'est ainsi qu'on s'explique que le gouvernement ait pu dépasser, dans la création des charges, les derniers confins du ridicule : créer des conseillers du roi, visiteurs de marée et de poisson salé, des conseillers du roi langayeurs de porcs, déchireurs de bateaux, dégustateurs de beurre frais, etc.

De fort honnêtes gens apportaient leur argent pour être ornés de ces titres pompeux. On leur payait, du capital qu'ils fournissaient, un intérêt au-dessous de celui qu'ils auraient trouvé dans un placement honorable ; mais le titre de conseiller du roi les tirait de pair : tout le monde ne l'était pas.

Sa Majesté n'avait pas moins, dans l'étendue de son royaume, de vingt mille conseillers de toute robe et de tout calibre.

Mademoiselle Ada, (qui vient d'être présentée à *M. Smith*).—Avez-vous jamais été amoureux ?

M. Smith.—Oui, mademoiselle, une fois.

Mademoiselle Ada.—Et il y a longtemps, sans indiscrétion ?

M. Smith.—Il y a dix minutes.

La conversation n'en est pas restée là.

Un tramp a trouvé la solution :

—Je pars pour le Groenland.

—Pourquoi cela ?

—Il y a encore de la neige par-là : en sorte qu'enfin je pourrai pelletter.

—Vous ne me croirez pas ! Et cependant je suis né avec une cuillère d'argent dans la bouche.

—Vous ? Eh ! bien, si jamais vous êtes venu au monde avec une cuillère d'argent dans la bouche, je suis prêt à parier que c'était une cuillère à pot.

Félix.—Tous comptes tirés, j'ai décidé de me marier. Qu'en dis-tu ?

Alfred.—Qu'il y en aura de plus mal que toi.

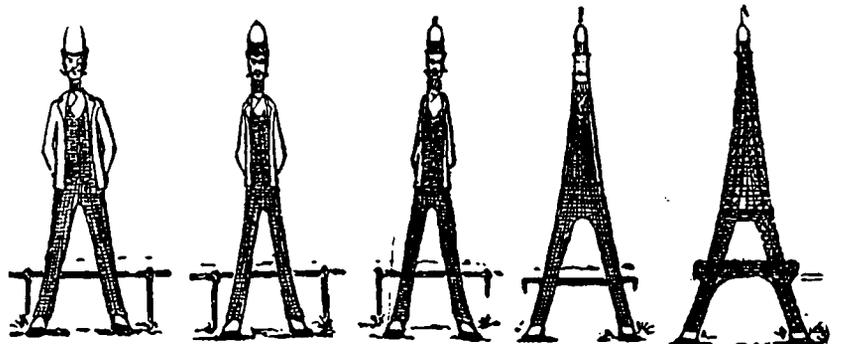
Félix.—Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne connais pas ma femme.

Alfred.—Mais je te connais assez pour savoir que c'est elle qui sera plus mal que toi.

Premier étranger (à Québec près de la rue des remparts).—Pouvez-vous me dire, monsieur, la rue qu'il faut prendre pour aller à la rue St Jean ?

Second étranger.—Je la cherche moi-même. Prenez à droite ; je vais aller à gauche : chaque fois que nous nous rencontrerons, nous nous communiquerons nos observations.

POUVOIR D'ASSIMILATION



Rien ne transforme un homme comme un voyage à Paris.

UN SCEAU D'EAU FROIDE



Mademoiselle Hélène (sa fiancée).—Mais, Alfred vous allez vous fatiguer !

Alfred (voulant faire l'aimable).—Pas du tout, je suis habitué à balancer les demoiselles.

Silence prolongé.

LES DUELS TERRIBLES

Bombasto.—Je suis sérieux, monsieur, nous nous battons jusqu'à ce que le corps de l'un de nous deux reste sur le terrain.

Pier à bras.—C'est bien, et ce corps, ce ne sera pas le mien.

Bombasto.—Ni le mien non plus !

QUALIFIE

Le père, au jeune homme demandant la main de sa fille :

—Mon enfant, vous êtes bien jeune. Plus tard, si...

Le jeune homme.—Je ne suis pas si jeune que vous pensez, monsieur. Je vous ferai observer que j'ai déjà eu le rhumatisme.

LES PETITES INDUSTRIES

Le dernier truc de l'avare.

Au moment de servir sa progéniture, au dîner, il leur crie :

—Combien il y en a-t-il parmi vous qui préfèrent avoir 5 centimes et se passer de viande, ce soir ?

Les six gamins qui calculent déjà combien ils achèteront de marbres et de moines avec 5 centimes :

—Moi, moi, moi, moi, moi, moi !

Le lendemain matin, au déjeuner :

Le père.—Il n'y a pas beaucoup de viande ce matin, ceux qui en voudront devront me donner 5 centimes.

PHYSIOLOGIE DU GOUT

—Avez-vous jamais vu une jeune fille aussi dépourvue de goût que cette Carrie Cardinan ? Je l'ai vue hier chez Alexander, assise, avec une robe verte, devant une coupe d'*ice cream* jaune.

NOUVEAU VENU



Chaton.—Il n'y a pas à s'y tromper, tu es bien un âne.

ELLE LE CONNAISSAIT

Un jeune fat faisait sa cour à une jeune fille qui ne le payait pas de retour.

—Connaissez-vous, mademoiselle, ce joli duo dans la "Mas-cotte ?" je l'ai chanté avant hier avec un de mes amis.

—Parfaitement, répondit celle-ci, je le connais : le duo des dindons.

UNE GARE DANGEREUSE

Le citadin.—Vous êtes arrivé par la gare du Pacifique, je suppose ?

Le campagnard.—Je ne sais pas, au juste. Puis rappelant ses souvenirs :

—Non, je me souviens d'avoir lu le nom sur une affiche : c'est la gare aux voleurs.

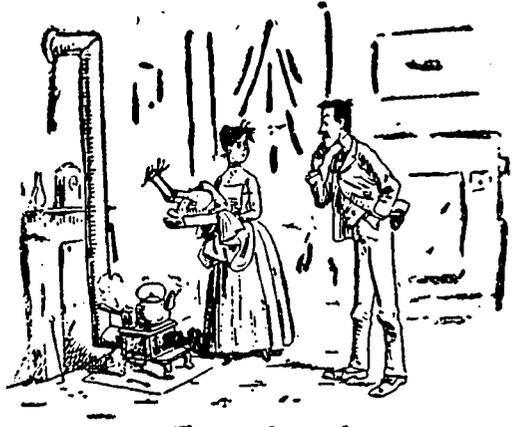
FABLE EXPRESS

Dans un charmant petit logis
Un jour une pauvre souris
Eut une triste expérience.
Un enfant d'un coup de soulier,
La fit rouler sans connaissance.

MORALE :

Soyez plutôt un chat : c'est un meilleur métier.

LES PLAISIRS DE LA VILLEGIATURE



PROBLEME : Faire rôtir un animal de 3 pieds dans un fourneau de 1 pied.

SUCCÈS DE DENTISTE

Madame Smith est allée l'autre jour se faire poser une rangée de dents chez Trestler et Globensky. Naturellement l'opérateur débute par une extraction générale des dents gâtées ou des racines, et impose cinq ou six jours de repos à la patiente.

Smith est enchanté parce que sa femme n'ose plus parler. Il a affiché chez lui l'annonce suivante, accompagnant la photographie de sa femme avec ces mots : "Bouche fermée pour cause de réparations."

ON EST PRATIQUE DANS LE SPORT

Le vieux garçon, un sportman qui a pratiqué l'élevage, mais qui n'a jamais vu encore un nouveau-né humain :

—Mon cher Tom, ton enfant me paraît très chétif ; mais, cependant, si j'étais à ta place j'essaierais de l'élever.

UNE NUANCE

Une clapoteuse à prétention est au piano :

Un amateur enthousiaste.—N'est-ce pas que c'est bien exécuté ?

Un artiste, présent.—Vous appelez cela exécuté ! Le mot *assasiné* rendrait mieux l'idée.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

VI

(Suite)

—Je vous conjure de ne point achever votre phrase, dit de Morvan, qui, malgré son amour, pâlit de honte et de colère. Nous autres gentilshommes bretons, mademoiselle, nous pouvons donner notre corps et risquer notre âme, mais nous ne vendons jamais notre liberté.

—J'aime et je comprends votre réponse, monsieur, elle est castillane, dit Nativia en laissant tomber sur le jeune homme un regard d'une ineffable douceur. Mais, pourtant, si vos économies étaient insuffisantes pour couvrir les frais de voyage, que feriez-vous ?

—Je subirais l'inconvénient de ma pauvreté, j'emprunterais !

—Vous emprunteriez ! mais vous ne connaissez personne.

—Vous tenez donc à me faire vider le calice de la honte jusqu'à la lie, mademoiselle ! dit douloureusement de Morvan. Ne craignez rien ; pour obéir à vos ordres, je ne reculerai devant aucune humiliation ! Je demanderai à l'armateur devant qu'il m'avance une année de ma pension, et je suis persuadé qu'il ne refusera pas à ma prière.

De Morvan s'attendait à ce que la jeune fille le remerciait, par quelques bonnes paroles, de son dévouement, mais il fut déçu dans cet espoir.

Nativia, entièrement préoccupée de l'idée fixe qui la faisait agir, lui répondit froidement :

—Cette démarche me semble en effet infaillible. Eh bien ! alors, chevalier, puisque vous êtes résolu à la tenter, il faut que vous vous mettiez en route demain au plus tard pour Brest, les moments sont précieux

—Je puis partir ce soir, mademoiselle.

—Cela vaudrait encore mieux.

La jeune fille s'était levée de dessus son banc, et elle se disposait à s'éloigner : de Morvan la retint par un regard suppliant :

—Vous aussi vous partez demain, mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, et vous oubliez de m'apprendre où et quand j'aurai l'honneur de vous revoir !

—Je pourrais laisser ce soin au hasard, assurée comme je le suis, qu'il se chargerait de nous réunir avant peu, lui répondit-elle ; je dois toutefois, afin de ne pas vous induire en erreur, consulter les intentions de mon père. Vous trouverez en arrivant à Brest une lettre de moi.

—Une dernière question, je vous prie, mademoiselle, poursuivit de Morvan, afin de retarder le moment de la séparation. Apprenez-moi, je vous en conjure, car en vous tout est pour moi un sujet d'étonnement et de mystère, comment il se fait que vous parliez si admirablement la langue française ?

—Je suis née, il est vrai, dans les Amériques, mais j'ai été élevée jusqu'à l'âge de douze ans à la cour d'Espagne. C'est à mon excellente et auguste marraine, la reine Marie-Louise, qui m'affectionnait particulièrement, me gardait toujours auprès d'elle et daignait, à ses heures de loisir et de tristesse, s'occuper de mon éducation, que je dois de savoir le français.

De Morvan s'inclina et Nativia s'éloigna alors dans la direction du château.

La charmante Espagnole avait fait à peine une trentaine de pas, quand le gentilhomme breton vit tomber, enlevé sans doute par le vent, un ruban rouge qui ornait sa noire chevelure ; il courut aussitôt pour le ramasser.

Au moment même où il saisissait cette amoureuse relique, Nativia se retourna brusquement, lui sourit, puis, pre-

nant son élan, elle disparut ainsi qu'une biche effarée, derrière un massif de verdure.

Ce précieux larcin du ruban sanctionné ainsi par ce sourire parut à de Morvan un cadeau et un aveu ; aussi une joie folle, immense, comme jamais encore il n'en avait ressenti une pareille de sa vie entière, comme il ne soupçonnait même pas qu'il pût en exister, le saisit au cœur.

Combien le loyal et passionné jeune homme n'eût-il pas été déplacé et ridicule à la cour ! que de choses lui restaient à apprendre.

Une demi-heure plus tard, de Morvan, esclave de sa parole, donnait l'ordre de tout préparer pour son départ à son domestique Alain, qui ouvrait de grands yeux étonnés allongeait le col, plissait son front et paraissait fort embarrassé.

—Que signifient toutes ces contorsions et toutes ces grimaces ? s'écria le gentilhomme, en s'apercevant enfin de la pantomime désespérée du Bas-Breton.

—Ça signifie, mon maître, que je fais des efforts très-grands pour vous comprendre ; mais foi de Dieu, c'est peine perdue, je n'y réussis pas. Quoi ! que voulez-vous que je prépare ? Vous n'avez rien du tout ! Dame ! c'est pas ma faute à moi si les gars de Penmark ont brûlé votre maison.

—Tant mieux, nous pourrions partir plus vite.

VII

De Penmark à Brest on compte une vingtaine de lieues.

De Morvan mit près de trois jours à franchir cette route que les chemins affreux rendaient, sinon impraticable, du moins fort difficile aux voyageurs.

Son cheval Bijou n'en pouvait plus, mais, par une heureuse compensation, son domestique Alain n'était pas plus fatigué que s'il n'eût fait une simple promenade.

Décidément, le serviteur bas-breton semblait né pour ce rôle d'écuier pédestre que lui imposait la pauvreté de son maître.

L'image de Nativia, est-il besoin de le dire ? occupa constamment pendant ce voyage la pensée de de Morvan.

Le jeune homme chercha et parvint à se rappeler les moindres détails de ses entrevues avec la charmante Espagnole ; il recomposa à force de mémoire et d'amour, les entretiens qu'ils avaient eues ensemble, et l'illusion fut parfois telle pour lui que, se figurant être entendu de Nativia, il ajouta de nouvelles protestations de dévouement aux anciennes.

Le premier soin de de Morvan en arrivant à Brest, fut d'acheter une épée ; la sienne avait été perdue lors de l'incendie de sa maison et il tenait à se présenter selon son rang et d'une façon convenable devant l'homme à qui il allait emprunter de l'argent.

Deux heures sonnaient lorsqu'il atteignit la vaste et opulente salle de l'armateur Cointo : le cœur du jeune homme battit avec force, — c'était la première fois qu'il allait demander qu'on lui rendit un service ; — mais le souvenir de Nativia calma bien vite son émotion, il se sentit heureux en songeant qu'il offrait à sa bien-aimée le sacrifice de son orgueil.

De Morvan après avoir traversé une véritable foule de marins, de portefaix et de commis qui encombraient la cour du banquier-armateur, monta un escalier de pierre, et parvint dans les bureaux.

—Que désire monsieur ? lui demanda alors un homme âgé qui semblaient occupé d'assez importantes fonctions dans la maison de commerce de l'armateur.

—Parler à M. Cointo, répondit le gentilhomme ; veuillez lui annoncer, s'il vous plaît, le chevalier Louis de Morvan.

—Ce serait avec plaisir, monsieur le chevalier, que je m'acquitterais de votre commission, répondit l'homme âgé, mais malheureusement notre patron est en voyage pour le moment.

—Quoi ! M. Cointo n'est pas à Brest ?

—Non, monsieur le chevalier ; il est parti depuis quinze

jours, et il ne sera guère de retour ici avant une semaine. Au reste, continua l'employé supérieur avec une exquise politesse, si monsieur est venu pour une affaire, il lui sera de s'entendre avec la personne à qui notre patron a laissé ses pleins pouvoirs.

—Oui, en effet, j'étais venu pour une affaire, balbutia de Morvan tout décontenancé. Et quelle est cette personne qui représente M. Cointo et à laquelle je puis, dites-vous, m'adresser comme à lui-même?

—Sa femme, monsieur le chevalier.

Cette réponse attéra de Morvan.

Il avait dû déjà, avant de se résoudre à s'adresser à l'armateur, vaincre bien des hésitations et des répugnances intimes; enfin il était sorti vainqueur dans cette lutte avec son amour-propre, et voilà qu'au moment où il acceptait bravement l'ennui de sa position de solliciteur, survenait un évènement qui faisait de cet ennui une honte.

Avec la rapidité de conception que donne l'approche du danger, il se vit en présence d'une femme qu'il ne connaissait même pas, le front humilié, l'air interdit, n'osant prononcer une parole, et ne sortant enfin de son silence que pour formuler une demande hasardée d'argent: à cette pensée, il se sentit faiblir.

—Eh bien! monsieur, reprit l'employé, desirez-vous que je vous accompagne chez notre demoiselle?

On appelait demoiselle à cette époque, toutes les femmes qui n'appartenaient pas à la noblesse.

De Morvan fut sur le point de refuser.

Deux considérations le retinrent: d'abord, il craignit que s'il s'éloignait après l'esclandre qu'il avait fait en donnant une leçon de politesse au commis insolent, son départ ne ressemblât à une fuite: ensuite que Nativia ne mit en doute ce grand dévouement dont il avait fait parade auprès d'elle et qui s'arrêtait timidement devant un premier obstacle.

Il fallait se décider promptement, car une hésitation plus longue eût eu pour résultat d'aggraver beaucoup sa position.

De Morvan, ainsi que cela arrive souvent aux poltrons, brûla ses vaisseaux, afin de se fermer toute retraite,

—Allons voir mademoiselle Cointo, répondit-il.

VIII

L'employé, passant devant le chevalier pour lui indiquer le chemin, traversa plusieurs bureaux, puis ouvrant enfin, sans frapper, une porte:

—Notre demoiselle, dit-il en s'éloignant aussitôt, voici un jeune gentilhomme qui désire vous parler.

De Morvan, aussi vivement que désagréablement ému, s'inclina devant la chargée de pouvoirs de l'armateur, beaucoup plus bas qu'il n'eût fait en toute autre circonstance.

Mademoiselle Cointo, âgée d'environ cinquante-cinq ans, était une grosse petite femme à la figure commune et sans expression, aux manières vulgaires.

Occupée, lorsque le chevalier entra, à chiffrer des colonnes d'addition, elle leva sur lui un regard interrogateur, et lui adressant une révérence écourtée:

—Qu'y a-t-il pour votre service, et à qui ai-je l'honneur de parler? lui demanda-t-elle.

—Je suis le chevalier Louis de Morvan, de Penmark, répondit le jeune homme, espérant que Cointo avait parlé de lui à sa femme, et que son nom n'était pas étranger à cette dernière.

—Après, répondit laconiquement la banquière. Qu'est-ce que vous voulez?

—J'ai besoin d'argent, mademoiselle, et je désirerais que votre mari m'avancât une année de la pension qu'il est chargé de me servir et qu'il me paie tous les mois, c'est-à-dire six cents livres?

—J'ignore le premier mot de cette affaire. Veuillez passer dans une quinzaine. Cointo sera alors de retour.

—Je dois entreprendre un long voyage, et il me serait impossible d'attendre jusqu'à cette époque, mademoiselle.

—Etes-vous donc tellement à court d'argent ou privé d'amis que vous ne puissiez vous passer de ces six cent livres?

—Oui, mademoiselle, je suis justement dans cette position.

—En ce cas, vous m'obligerez beaucoup, monsieur, en insistant plus. Vous comprenez que l'on ne prête pas comme cela six cents livres à un homme que l'on ne connaît pas, qui part pour un long voyage et qui vous avoue ne posséder ni un sou vaillant ni un ami.

A cette réponse atroce, faite au reste sans aucune mauvaise intention, de Morvan eut un moment de véritable vertige: il se repentit amèrement de ne pas avoir tué le commis, et fut sur le point d'adresser à la femme Cointo une de ces impertinences qui brûlent comme un fer rouge; toutefois, ce mouvement de folie ne dura que l'espace d'une seconde, et le pauvre gentilhomme, accablé sous le poids de la honte, se dirigea lentement vers la porte.

Au moment même où il allait sortir, la porte s'ouvrit brusquement, et de Morvan ne put retenir une exclamation d'étonnement et de surprise en se trouvant face à face avec le maquignon Mathurin.

—Mathurin! s'écria-t-il.

—Lui-même, pour vous servir, mon gentilhomme. Ma foi! je ne m'attendais pas au plaisir de vous revoir à Brest. Il paraît que vous êtes complètement remis de votre blessure.

Le maquignon s'avança vers la demoiselle Cointo, qui se levant aussitôt avec empressement, lui adressa la plus gracieuse révérence accompagnée du plus aimable sourire.

—Vous connaissez donc monsieur, demanda-t-elle au maquignon d'un air inquiet, et comme si elle se repentait de la façon un peu légère dont elle avait agi envers de Morvan.

—Parfaitement, chère demoiselle, répondit Mathurin; monsieur le chevalier a même bien voulu m'accorder dernièrement le plaisir d'une charmante promenade en mer.

—Alors pourquoi, monsieur le chevalier, poursuivit la banquière en se retournant vers le jeune homme, prétendez-vous ne pas avoir d'amis? Si M. Mathurin consent à se porter garant pour vous, je suis toute disposée à vous prêter les six cents livres que vous m'avez demandées et que je vous ai refusées.

Cette dernière humiliation manquait au malheureux jeune homme: elle acheva sa confusion.

Mathurin, l'air moqueur, la lèvre supérieure relevée par un équivoque sourire, le regardait avec une fixité qui fit perler une sueur froide sur son front.

De Morvan eut donné dix ans de sa vie, pour pouvoir, en ce moment, tirer l'épée contre un adversaire digne de lui.

—Monsieur le chevalier sait fort bien que les maquignons ne sont pas ordinairement des millionnaires, répondit Mathurin après un silence de quelques secondes, qui parut à de Morvan avoir duré une heure: toutefois, je ne suis pas sans posséder par devers moi de petites économies, et s'il veut me faire l'honneur d'accepter, au taux de l'intérêt légal, une somme de six cents livres, je serai heureux de lui rendre ce léger service.

—Je vous remercie, monsieur, répondit de Morvan, qui, se sentant à bout d'abnégation, reprit toute sa fierté: puisque l'absence de mon banquier Cointo m'empêche de toucher ici l'argent dont je me trouve avoir, par hasard, besoin, je m'adresserai à un autre homme d'affaires.

—Ah! mon Dieu! j'y songe à présent, monsieur, s'écria à son tour la demoiselle Cointo, Ne m'avez-vous pas dit que vous vous nommiez de Morvan?

—Oui, mademoiselle, le chevalier de Morvan.

—Etourdie que je suis! Voici une lettre qu'un courrier a apportée ce matin même pour vous!

Le jeune homme s'empressa de décacheter le billet que lui remit la banquière, et lut d'un coup d'œil les lignes suivantes:

« Dans quinze jours je serai à Paris.
 « Vous trouverez mon adresse chez le prince d'Harcourt.
 « Accourez vite; j'ai besoin de vous.
 « Ayez foi dans votre bonne étoile.
 « Venez! Venez!

«Nativa»

—Eh bien! chevalier, dit le maquignon Mathurin en s'adressant de nouveau à de Morvan refusez-vous encore mon offre?

—Toujours, monsieur! répondit de Morvan gêné et déconcerté malgré lui par la singulière façon dont Mathurin avait appuyé sur le mot *encore*.

Le gentilhomme breton salua alors d'une seule et même inclination de tête la femme de l'armateur et le maquignon Mathurin; puis il s'éloigna à pas lents et en affectant une indifférence, hélas! bien loin de son cœur.

De Morvan, en arrivant à Brest, avait dû se loger, par mesure d'économie, dans une petite auberge borgne, qui portait pour enseigne: *Au Charriot-d'Or*.

Ce fut là qu'il se rendit après la malheureuse issue de cette infructueuse démarche.

—Ah! se disait-il en marchant de toute sa vitesse, car il lui semblait que les passants devaient lire sur son front l'humiliation qu'il achevait de subir; ah! se disait-il, je ne me doutais pas encore ni de la honte qu'entraîne avec elle la pauvreté, ni de l'influence que possède l'or! Ce maquignon a été reçu à bras ouverts, tandis que moi, le chevalier de Morvan, l'on m'a traité avec le plus déplorable sangêne! Et cela pourquoi? Parce que cet homme n'avait pas besoin d'argent, et que je venais, moi, pour en emprunter! Nativa a raison: j'aurais dû depuis longtemps m'occuper de l'avenir et ne pas gaspiller, comme je l'ai fait, mes plus belles années dans une stérile solitude. Oh! mais je veux à présent, à force de persévérance et d'audace, regagner le temps perdu. Je sens toutes les ambitions et tous les désirs qui dorment en mon cœur se réveiller avec une violence irrésistible et de bon augure! Oui, oui, je réussirai!

Après avoir jeté ce baume d'espérance sur la plaie saignante de son orgueil si cruellement froissé, de Morvan reporta toutes ses pensées sur Nativa; il relut dix fois de suite, en le commentant au point de ses désirs, le billet qu'il avait reçu d'elle, et il arriva à cette conclusion, que les lignes écrites par la jeune fille constituaient un véritable aveu!

Cette certitude lui fit un grand bien; aussi, lorsqu'il atteignit l'auberge du *Charriot-d'Or*, la disposition de son esprit était-elle loin de ressembler au sentiment de découragement profond qu'il avait éprouvé en sortant de chez la femme de l'armateur.

La première personne qu'il aperçut en pénétrant dans la cour de l'auberge fut son domestique Alain occupé à étriller Bijou.

—Mon brave Alain, lui dit de Morvan avec une extrême bonté, car il savait pouvoir compter aveuglement sur le dévouement de son domestique, et la pensée d'être aimé même par un pauvre et ignorant sauvage était en ce moment chose douce à son cœur; mon brave Alain, l'affaire qui m'avait appelé ici est terminée; si tu n'es pas trop fatigué nous nous remettons en route demain matin au point du jour.

—Ma foi, je ne demande pas mieux, maître; j'aime mieux les grandes routes que les grandes villes.

—Que diras-tu donc quand nous serons à Paris?

—Oh! ça, c'est différent; comme nous n'allons en France que pour gagner de l'argent, je préférerai alors les grandes villes aux grandes routes. L'argent passe avant tout.

Le jeune homme soupira et convint en lui-même qu'Alain ne manquait pas de bon sens et parlait parfois fort bien.

De Morvan, après avoir ordonné au Bas-Breton de lui faire préparer un modeste dîner, venait de remonter chez lui, quand un coup frappé à la porte de sa chambre lui annonça une visite: le gentilhomme, n'attendant et ne connaissant personne, crut à une erreur; il cria toutefois: Entrez!

X

L'étonnement de Morvan fut grande lorsqu'il vit apparaître le maquignon Mathurin.

—Vous, ici!

—Dame! pourquoi donc pas? Vous m'avez crié d'entrer et me voilà.

—Parbleu! reprit de Morvan après avoir réfléchi, je ne suis pas fâché, en y songeant, du hasard qui vous amène.

—Bien obligé. Seulement ce n'est pas, comme vous semblez le croire, le hasard qui a conduit mes pas. J'ai une affaire à vous proposer.

—Nous reviendrons tout à l'heure à cette affaire. Avant tout, il m'importe de savoir qui vous êtes et quel intérêt vous avez à jouer le rôle de maquignon, car je suppose que vous m'accordez assez de perspicacité pour ne pas me croire la dupe de votre travestissement.

—Allons donc! répondit Mathurin en accompagnant ces paroles d'un gros rire, je vois que votre domestique Alain m'a noirci dans votre esprit. Et qui diable voulez-vous donc que je sois? un prince déguisé et voyageant incognito? Hélas! mon cher monsieur, je suis que trop bien un pauvre maquignon, et la preuve, c'est que je viens justement pour vous offrir de vous acheter un cheval?

Le visage de Mathurin respirait une telle bonhomie et sa parole une si grande franchise, que de Morvan se sentit ébranlé.

Toutefois, ne voulant pas paraître céder tout de suite, il reprit:

—Le rare courage que vous avez montré en m'accompagnant dans l'expédition que nous avons faite ensemble, pour essayer de sauver le navire échoué sur les roches de Penmark, puis la manière bizarre dont vous vous êtes ensuite éloigné démentent la position que vous vous donnez.

—Je consens à recevoir une volée de coups de bâton si je vous comprends! répondit Mathurin en éclatant une seconde fois de rire. Ils sont jolis tout de même vos raisonnements! Et pourquoi donc un maquignon, je vous prie, n'aurait-il pas, tout comme un autre homme, de la pitié et du courage au cœur? Dame, je me suis dit, puisque ce gentilhomme joue sa vie pour porter secours à de malheureux naufragés, je ne vois pas trop ce qui m'empêcherait de l'imiter et de risquer un peu aussi ma peau! Et je vous ai suivi. Quant à la façon peu civile dont je vous ai ensuite quitté, cela ne prouve qu'une chose, c'est que si nous ne sommes pas, nous autres maquignons toujours parfaitement élevés, nous connaissons au moins le prix du temps: j'avais affaire ailleurs et je suis parti sans m'inquiéter davantage de vous. Voilà!

—Mais enfin pourquoi lors de votre arrivée à Penmark avez-vous pris auprès de mon domestique des informations sur mon compte et lui avez-vous donné deux écus?

—J'ai interrogé votre domestique et je lui ai donné deux écus parce que j'avais, je vous le répète, une affaire à vous proposer et que je désirais mettre le Bas-Breton dans mes intérêts. Les gens de ma profession,—cela est connu,—savent semer pour récolter.

—Et quelle était, je vous prie, cette affaire?

—La même qui me ramène en ce moment près de vous: voici la chose en deux mots: un voyageur fort riche a vu votre cheval Bijou et m'a chargé de vous l'acheter à tout prix. Combien en voulez-vous?

—Mon cheval n'est pas à vendre, répondit sèchement de Morvan en se levant de dessus la chaise boiteuse sur laquelle il était assis. Mais le maquignon ne comprit sans doute pas le congé que lui donnait le chevalier, car il ne bougea pas de sa place.

—Tenez, monsieur chevalier, reprit-il, je veux être franc avec vous! la personne qui m'a chargé d'obtenir votre cheval ne regardera pas au prix. Il y a matière pour vous et pour moi à un fort beau bénéfice. Que diable! les écus ne se trouvent pas sous les pieds des mules! Les orgueilleux ou les fous refusent seuls les bonnes affaires. Causons peu, mais causons bien. Combien avez-vous payé votre cheval?

—Quatre cents livres, répondit de Morvan, qui se ravisa en réfléchissant que peut-être bien le hasard lui envoyait une occasion de se rattrapper de l'échec Cointo.

—Quatre cents livres ? répéta Mathurin avec étonnement. Ma foi, monsieur le chevalier, mon état est de tromper le monde, — c'est bien le moins qu'un maquignon ait le bénéfice de sa réputation, — mais vous me plaisez et je ne veux pas abuser de votre innocence. Votre cheval Bijou vaut huit cents livres comme un écu.

—Me le paieriez-vous cette somme ? demanda de Morvan en jouant une indifférence qu'il était loin d'éprouver, car cette somme de huit cents livres, arrivant si à propos, l'éblouissait.

—Oui et non ! Si vous voulez, je vous compterai en plus deux chevaux, non pas bien beaux, mais solides et très-capables de supporter la fatigue d'un long voyage.

—J'accepte, répondit de Morvan.

—C'est un marché conclu ; j'ai votre parole de gentilhomme ?

—Oui, monsieur, je vous la donne.

—Eh bien ! alors, s'écria le maquignon joyeux, je puis bien vous avouer à présent que Bijou ne vaut pas huit cents, mais bien au moins douze cents livres. Vous m'en auriez demandé mille que j'aurais cédé.

—Je suis heureux que vous ayez fait un bon marché, monsieur.

—Parbleu ! votre loyauté m'enchanté, et il ne sera pas dit que je me laisserai vaincre en générosité : je vous livrerai le cheval de votre domestique tout harnaché. Monsieur le chevalier, voici vos six cents livres, continua Mathurin en étalant sur la table une ceinture de cuir garnie de pièces d'or et en comptant la somme convenue. Me permettez-vous d'emmener Bijou tout de suite ? Oh ! ne craignez rien, je suis connu à Brest ; demain matin je vous enverrai, au point du jour, les deux chevaux auxquels vous avez droit.

—Emmenez Bijou, monsieur, répondit de Morvan.

Une fois le maquignon parti, le jeune homme laissa éclater toute la joie que lui causait la conclusion de cette affaire si heureuse et si inattendue.

Alain, à qui il fit part de cette bonne aubaine, montra plus de scepticisme que son maître.

—Ce maquignon n'est pas le diable, comme je le croyais d'abord, dit-il, car les deux écus qu'il m'a donnés ne se sont pas changés en feuilles ; mais je veux avant de me réjouir attendre jusqu'à demain.

Le soupçonneux Bas-Breton fut fort étonné le lendemain, — et le chevalier partagea son étonnement, — en apercevant dans la cour un cheval réellement magnifique et un vigoureux bidet fort convenablement harnaché, que le maquignon venait d'envoyer.

—Allons, dit le chevalier, qui, après avoir mangé à la hâte un morceau, se mit d'un bond en selle, voilà un heureux début de voyage !

Alain enfourcha fièrement son bidet, et les deux aventuriers, — ce mot doit être pris dans le sens honorable, — se mirent en route.

Au sortir de la ville, de Morvan fut accosté par un bourgeois, qui lui demanda avec force politesse depuis quand il avait acheté le cheval qu'il montait.

—Depuis ce matin, répondit le chevalier assez inquiet de cette question, qui lui fit suspecter la bonne foi de Mathurin.

—Eh bien ! mon gentilhomme, reprit le bourgeois, vous pouvez vous vanter de posséder une belle et bonne bête ; j'ai vendu ce cheval hier même au prix de douze cents livres, et je vous assure qu'il vaut encore davantage.

XI

L'ENLEVEMENT.

Pendant toute la journée qui suivit leur départ de Brest, le gentilhomme breton et son domestique s'entretenaient de Mathurin.

Malgré les hypothèses sans nombre auxquelles ils se livrèrent, ils ne purent jamais parvenir à expliquer sa conduite.

Alain ne mettait pas un instant en doute que le maquignon ne fût un sorcier.

Le chevalier, moins crédule, repoussait cette supposition, qui, du reste, laissait toujours la question intacte et irrésolue, car, en admettant même le pouvoir surnaturel de Mathurin comme un fait incontestable, restait encore à connaître le motif qui l'avait fait s'immiscer avec tant de persévérance dans les affaires de de Morvan.

Notre intention n'est certes pas de décrire, étape par étape, les alertes, les déboires et les privations que les deux voyageurs eurent à subir, nous avons hâte d'atteindre Paris.

Néanmoins, nous devons forcément mentionner une aventure qui leur arriva dans le village de Nort, car cette aventure se rattache à la suite de ce récit.

Vers les deux heures, de Morvan et Alain firent une singulière rencontre, celle d'un carrosse hermétiquement fermé, attelé de deux chevaux de labour et escorté par deux grands diables de laquais, déguenillés comme des hidalgos espagnols proscrits, et armés de rapières qui n'en finissaient plus.

Les laquais, en apercevant les deux voyageurs, tirèrent l'épée du fourreau et se placèrent au beau milieu de la route comme pour intercepter le passage.

De Morvan comprit au premier coup d'œil, à la façon dont les hidalgos se tenaient en selle, à l'embarras que semblaient leur causer leurs rapières, au déplorable état de maigreurs des rosses qu'ils montaient, que le danger n'était pas bien grand pour lui ; aussi continua-t-il d'avancer tranquillement, son épée dans le fourreau, ses pistolets dans leurs fontes, et sans paraître s'apercevoir des hostilités dont il était menacé.

Il n'était plus séparé de ses adversaires que par une distance de dix pas, quand l'un d'eux, éperonnant sa rosse, parut vouloir aller à sa rencontre, mais l'animal rétif, indigné probablement des exigences ridicules de son cavalier, se contenta de lancer deux ou trois ruades sans avancer.

—Si vous faites un pas de plus, monsieur, s'écria le cavalier en s'adressant à de Morvan, je vous passe mon épée à travers le corps !

—Je doute que ton épée pique autant que mon fouet, répondit de Morvan, qui, lançant sa monture, tomba en deux bonds tout contre son adversaire et lui cingla la figure avec sa cravache.

L'hidalgo, loin de vouloir se venger, poussa un cri de douleur et de détresse, jeta avec précipitation sa rapière, puis joignant les mains :

—Je me rends, mon gentilhomme, je vous reconnais pour mon vainqueur. Au nom du ciel ! ne me tuez pas, dit-il d'un ton suppliant.

Quand au second hidalgo, mieux servi par sa rosse, il avait pris la fuite.

Il eût été difficile, en voyant la grotesque figure du cavalier châtié de conserver son sérieux : aussi de Morvan ne put-il s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire.

—Pourquoi m'as-tu menacé, drôle ? demanda-t-il au cavalier à la grande rapière.

—Hélas ! monseigneur, je n'ai engagé avec vous cette lutte, dans laquelle je savais bien devoir succomber tôt ou tard, que par dévouement pour mon maître.

—Comment cela par dévouement pour ton maître ? Quel est d'abord ton maître et en quoi donc ai-je voulu lui nuire ?

—Mon maître, monseigneur, est dans ce carrosse que vous voyez là devant vous. Il a enlevé sa cousine que l'on contraignait à entrer au couvent et qui l'a appelé à son secours. Quant à Jasmin et à moi, qui escortons ces pauvres enfants, nous avons cru que vous nous poursuiviez, et nous avons fait notre devoir.

(A suivre)

L'ART D'ÊTRE BELLE

PROMENADE SENTIMENTALE

LA BEAUTÉ

La beauté est l'ensemble de différentes parties irréprochables au point de vue de l'harmonie, de la forme et des proportions.

Cette définition peut s'appliquer à tout, à un monument, à un cheval, à mille choses, aussi bien aux œuvres de la nature qu'à celles de l'homme.

La beauté de la femme offre un sujet d'étude beaucoup plus vaste, car elle n'est pas comprise de la même façon par les différents peuples ; la beauté des Françaises n'est pas la même que celle des Chinoises, des Hottentotes et des Laponnes. Sans chercher des exemples si loin, certaines beautés, comme le pied long et étroit chez les Anglaises et les hanches très proéminentes des Espagnoles, seraient des défauts pour une Française. Cette qualité est donc très relative ; cependant, à part certains détails, tous les peuples de l'Europe s'entendent sur les signes principaux qui caractérisent la beauté de la femme.

Ainsi :

La taille doit être un peu au-dessus de la moyenne, quoique cependant une femme de taille moyenne, même un peu au-dessous, présente plus facilement un ensemble satisfaisant sous le rapport des proportions. Chez une femme un peu grande cet ensemble est plus rare, c'est pour cela qu'il est d'autant plus à remarquer.

La tête doit être petite.

Le cou un peu long et bien attaché aux épaules, qui doivent être larges et former une courbe gracieuse de laquelle les bras semblent être la continuation.

Des épaules en *porte-manteau*, comme on dit vulgairement, ne sont pas gracieuses, et quoiqu'on ait voulu essayer de les mettre à la mode pendant ces dernières années, elles n'en sont pas moins restées une sorte de légère difformité, selon l'appréciation des connaisseurs en matière de beauté féminine. Il en est de même pour les épaules épaisses qui s'attachent lourdement à un cou trop court, ce que l'on appelle : avoir le cou dans les épaules.

La poitrine doit être large.

La taille doit être souple, ronde et élastique. La trop grande finesse n'est pas une beauté, au contraire ; car la beauté du tour de taille consiste dans sa proportion avec la largeur des épaules. Par conséquent, si la taille est par trop fine, elle perdra cette proportion qui est une de ses principales qualités.

Les hanches, pour être tout à fait dans la règle, ne doivent pas dépasser la largeur des épaules, c'est-à-dire qu'épaules et hanches offrent à l'œil exactement les mêmes proportions. Il ne faut donc pas qu'elles soient trop saillantes, comme on le croit généralement.

Le pied doit être petit, étroit, bien cambré ; le talon petit, et le cou de-pied élevé.

Le dos doit être cambré, c'est ce qui donne de l'élégance à la taille et à la démarche.

Le poignet, comme la cheville, sera délicat et mince, sans os apparents, et la main étroite, fine, aux doigts allongés, aux ongles rosés et nacrés, sans veines gonflées ni articulations saillantes.

Pour la plupart des personnes le visage constitue à lui seul la beauté d'une femme : pourvu que cette dernière ne soit ni bossue ni boiteuse, elles passent très aisément sur le reste ; tandis que d'autres, au contraire, apprécient particulièrement la plastique.

Voici les principales qualités d'un beau visage :

La forme doit être ovale, le teint blanc et rosé, les traits fins ; les yeux profonds, grands et bien fendus ; les cils longs ; les sourcils arqués doivent être fins comme s'ils étaient faits d'un seul coup de pinceau. Le nez sera droit ; les nez aquilins ne sont pas tout à fait du domaine de la beauté. Les ailes du nez seront mobiles, de façon à exprimer certaines impressions fugitives. Le front doit être haut et lisse. Les cheveux seront fins, longs et



Monsieur Courtepatte.—Je pourrais flaner de la sorte à vos côtés, le restant de mes jours.

Mademoiselle Hautefutaire.—Flaner me va assez, si vous voulez seulement allonger le pas !

abondants ; la bouche sera petite, non cependant d'une petitesse exagérée, mais plutôt moyenne, de façon à laisser entrevoir les dents, qui seront blanches, saines, bien rangées, et ressembleront à des perles dans un écrin de velours rouge, figuré par les lèvres. Enfin le menton rejoindra le cou par une courbe délicatement arondie.

Quant à la peau, elle doit être souple, très blanche, fine et lisse ; tous les contours doivent être dépourvus d'angles, mais au contraire présenter à l'œil des lignes courbes et onduleuses ; dans tous les passages d'un plan à un autre, les os doivent seulement se deviner, sans jamais se laisser voir ; les formes seront sveltes, dégagées, suaves, sans excès d'embonpoint ni de maigreur.

Il est évident que le sentiment de la beauté varie suivant les goûts, les habitudes, le climat et les préjugés de chaque peuple. Ainsi, chez les Orientaux, où le travail est considéré comme un déshonneur, l'obésité devient un attrait irrésistible.

Chaque peuple juge donc selon son esthétique particulière. Voici, par exemple, la nomenclature des beautés qu'exige le goût arabe qui, dans beaucoup d'appréciations, se rapproche du nôtre. Selon eux, une femme doit avoir quatre choses noires, les cheveux, les sourcils, les cils et les prunelles ; quatre choses blanches ; le visage, le globe de l'œil, les dents et les mains ; quatre choses rouges : la langue, les lèvres, les gencives et les pommettes ; quatre choses rondes : la tête, le cou, l'avant-bras et les chevilles ; quatre choses longues : le dos, les doigts, les bras et les jambes ; quatre choses larges : le front, les yeux, les reins et les hanches ; quatre choses étroites : les sourcils, le nez, les lèvres et les doigts ; quatre choses petites : les oreilles, la poitrine, les mains et les pieds.

Chaque âge a des avantages qui lui sont propres ; la beauté de l'enfant n'est pas la même que celle de la jeune fille ; de même que la beauté de la jeune fille, toute de fraîcheur, d'innocence et de grâce, ne ressemble pas à la beauté de la femme faite. C'est à trente ans que les perfections de la femme atteignent leur complet développement.

A mon avis, la beauté est tout à fait relative ; telle figure me plaira qui pourra vous paraître insignifiante ; il n'y a pas, en fait

de sentiment admiratif, deux personnes capables d'être d'accord sur tous les points. C'est absolument comme l'arlequin de la fable : chacun regarde, mais chacun voit avec des yeux différents. Il faudrait donc en conclure qu'il y a une sorte d'affinité, de magnétisme qui nous attire forcément les uns vers les autres, ce qui est cause souvent qu'une personne remarquablement belle déplaira à certains hommes, tandis qu'une laide les attirera par des beautés visibles pour eux seuls. C'est une grande consolation pour celles qui sont moins bien douées.

En somme, la beauté est beaucoup de convention ; les uns préfèrent à tout, de beaux yeux noirs et pétillants de malice et brillants d'esprit ; d'autres leur préféreraient les yeux bleus doux et rêveurs. Pour les uns, rien ne remplace une chevelure luxuriante, tandis que d'autres n'admireront qu'un teint éclatant, une peau de satin et des dents bien rangées.

La beauté complète n'est pas de ce monde, dit-on ; il y a cependant des femmes qui se rapprochent beaucoup de la perfection.

La beauté n'existe pas sans la santé, elle est son essence même ; sous l'empire des maladies, le teint, la peau, le brillant des cheveux s'altèrent, on maigrit, l'œil devient terne, sans expression, et adieu les charmes enviés des coquettes.

Beaucoup de femmes n'ont pour elles qu'une superbe carnation, résultat naturel d'une bonne santé.

C'est donc la santé qu'il convient avant de ménager et de soigner pour être belle ; elle seule peut donner un teint éclatant, une peau fraîche et lisse, des dents saines, des cheveux brillants, des yeux de flamme et enfin cette démarche élégante, fière et libre ; cette souplesse de la taille, cette grâce et cette aisance dans les mouvements, sans laquelle la plus jolie femme ne saurait plaire.

Or, avec la santé et quelques uns des cosmétiques qu'on trouvera dans ce livre, il n'est pas de femme qui ne puisse obtenir un résultat satisfaisant et devenir, même étant laide, très agréable à voir.

Nous nous efforcerons d'enseigner à nos lectrices tous les moyens pratiques à mettre en œuvre pour conserver, augmenter et même composer les différents attraits qui constituent la beauté.

Le professeur X..., excellent maître de chapelle, unit au talent musical la plus pure des passions pour le whist. Dimanche dernier, l'organiste lui demande à l'offertoire :

—Qu'est-ce que je vais jouer ?

Mais notre ami, qui est la victime de toutes les distractions possibles, n'y est plus.

—Qu'est-ce que je vais jouer ? répète l'organiste avec vivacité.

—Eh ! bien ! jouez trèfle.

LES HASARDS DE LA PECHE



Le dode (à un artiste).—N'est-ce pas que c'est un drôle de poisson ! Ma femme en a pris un comme cela l'an dernier à Cacouna.

L'artiste.—En effet, c'est là que vous l'avez épousée.



La dame (six pieds de haut).—Monsieur, si vous ne cessez pas immédiatement de me poursuivre, j'appelle la police.

Un monsieur (écrasé par la chaleur).—De grâce, non ! madame ; c'est la seule ombre que je trouve dans ce parc.

LES RONGEURS.

Les Rongeurs sont des animaux pourvus de deux incisives à chaque mâchoire ; la manière dont ils s'en servent est l'origine de leur nom. Les incisives, séparées des molaires par un espace vide, ne peuvent guère saisir une proie vivante, ni déchirer de la chair ; elles ne peuvent pas même couper les aliments, mais elles servent à les limer, à les réduire par un travail continu, en molécules déliées, en un mot à les ronger. Ces incisives, longues, de forme arquée, profondément enfoncées dans l'alvéole, sont taillées en biseau d'arrière en avant ; elles se reproduisent à mesure qu'elles s'usent et s'aiguisent par l'action, l'imait de leur face antérieure étant plus résistant que celui de leur face postérieure. Le fait est que s'ils ne rongeaient pas assez pour s'user les dents, celles-ci, qui poussent constamment traverseraient bientôt le palais ou la mâchoire inférieure.

A la section des rongeurs claviculés appartiennent les écureuils, les marmottes, les loirs, les chinchillas, les rats, les gerboises, les castors, etc. La seconde section, beaucoup moins nombreuse, comprend les porcs-épics, les lièvres, les cabiais, les cobayes, les agoutis.

LES ECUREUILS.

Les écureuils, que chacun connaît à leur pelage roux vif par-dessus et blanc en dessous, à leurs moustaches fauves, à leur queue longue et velue, à leur forme élégante, à leur physionomie fine, forment un genre nombreux comprenant environ quarante espèces. "C'est un joli petit animal, dit Buffon, qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné ; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland ; il est propre, lesté, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche ; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine ; il n'approche jamais des habitations ; il ne

reste point dans les taillis ; mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies."

Les écureuils de notre pays semblent redouter la trop grande lumière du jour ainsi que l'ardeur du soleil. On en voit néanmoins quelquefois gambader, pendant le jour, dans les forêts d'arbre en arbre, où leur pelage roux contraste agréablement avec le vert des feuilles ; mais ce fait n'est pas ordinaire ; il faut qu'une cause accidentelle et d'une gravité exceptionnelle se présente, comme une tentative de surprise dans son nid, pour que l'écureuil abandonne son domicile, où il se livre aux douceurs d'une sieste délicieuse. En effet, quoi de plus agréable que de reposer dans les bois, à l'abri des ardeurs du soleil, balancé doucement par les molles oscillations des branches doucement agitées par le vent ?

L'écureuil est lui-même l'architecte de son nid, qu'il établit sur l'enfourchure d'un arbre ; les matériaux de cette construction, assez compliquée, sont des bûchettes, des brins de bois et de la mousse foulée ; elle est d'autant plus imperméable à l'eau que la seule ouverture, très étroite, qui est pratiquée au sommet, est recouverte d'un toit conique, d'une espèce d'avant artivement établi. Cette retraite est tenue avec la plus grande propreté, et l'écureuil n'y fait jamais d'ordure ; c'est là aussi que sont élevés les trois ou quatre nouveaux-nés venus en mai.

Les écureuils boivent peu, et nous ne savons quel auteur, ami du merveilleux, a prétendu qu'ils buvaient de la neige ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en hiver, on les voit quelquefois gratter la neige, l'écarter, pour chercher quelque nourriture qu'elle recouvre.

Ils n'aiment pas l'eau. Toutefois, quand la nécessité les pousse, ils savent l'affronter. Linné, Buffon et d'autres racontent que les écureuils connus sous le nom de *petits-gris*, et dont on fait avec la peau des fourrures recherchées, loin de vivre sédentaires et seulement par couples, comme les écureuils de nos contrées, vivent par troupes nombreuses et voyagent souvent. Ils savent qu'un pays qu'ils viennent de dévaster ne peut plus de longtemps fournir à leur nourriture.

Voici ce que le poète Regnard dit à ce sujet : "Nous apprimes avec nos Lapons une particularité surprenante touchant les petits-gris, et qui nous a été confirmée par notre propre expérience. On ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité ; ils changent bien souvent de pays, et l'on n'en trouvera pas un en tout un hiver, où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée : lorsqu'ils veulent aller en un autre endroit et qu'il faut passer quelque lac ou quelque rivière, qui se rencontrent à chaque pas dans la Laponie, ils prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent, et s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort, et la vague élevée, elle renverse en

même temps et le vaisseau et le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de plus de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons, qui trouvent ces débris sur le rivage et les font servir à leur usage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop longtemps sur le sable.

"Il y en a quantité qui font une navigation heureuse et qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable et qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour englober tous ces petits bâtiments. Cette particularité pourrait passer pour un conte, ajoute l'auteur du *Joueur*, si je ne la tenais de ma propre expérience."

En effet, plusieurs auteurs mettent ce récit en doute, bien qu'il soit couvert par l'autorité de Linné et de Buffon. Quoi qu'il en soit, si l'on conteste à l'écureuil le talent de se construire un bateau, de le mettre à flot, l'audace d'y monter, l'adresse et la science de le diriger, on ne peut lui refuser d'avoir à un haut degré l'instinct de la prévoyance.

Il fait des provisions pendant l'été pour l'hiver, pour le temps où il ne trouvera plus ni fruits, ni graines, ni pousses d'arbre à ronger. Il ne se contente pas d'un seul magasin ; il en a plusieurs, de telle sorte que toujours il en a au moins un à sa disposition, si par hasard les uns ou les autres, par une cause quelconque, venaient à être détruits. Non seulement il a plusieurs magasins, mais encore il a plusieurs nids, et crainte de surprise, il en change souvent, quelquefois même sans avoir été inquiété. Il est inutile d'ajouter que l'écureuil est susceptible de s'approprier quelque peu. Nous connaissons tous ces cages rondes qu'il s'amuse à faire tourner continuellement. Ce que le pauvre animal fait de chemin là-dedans est incalculable, et nous plaignons ce malheureux du supplice qu'on lui inflige. La chasse à l'écureuil n'offre aucune difficulté, c'est un divertissement. Elle se pratique l'hiver, quand les feuilles des arbres sont tombées et ne protègent plus la demeure du petit animal contre les recherches de ses ennemis. Il suffit de frapper un peu fort au tronc de l'arbre sur lequel est bâti l'édifice aérien, pour en faire déloger le locataire, qui s'élançait aussitôt vers les branches les plus élevées du voisinage, où sa robe rouge devient un excellent point de mire. On chasse encore l'écureuil avec des roquets, qui indiquent par leurs jappements et leurs tentatives d'escalade l'arbre où la bête s'est logée. Nos forêts sont remplies de ces charmants animaux, dont la chair est bonne à manger, et dont les poils servent à faire des pinceaux.

Jeune débutant.—Qu'est-ce que je vais dire aux jeunes filles durant la soirée ?

La mère.—Quand ce sera une jolie fille, tu pourras le lui dire. Quand elle ne sera pas jolie, moque toi avec elle des laides.

UN JOUR DE BALLOTTAGE AU CLUB



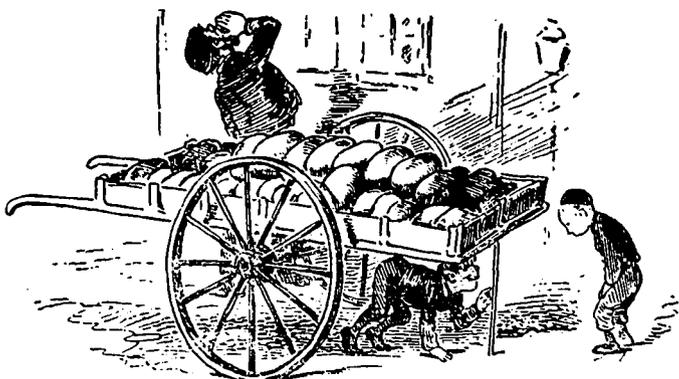
Une boule noire.

PENIBLE ILLUSION



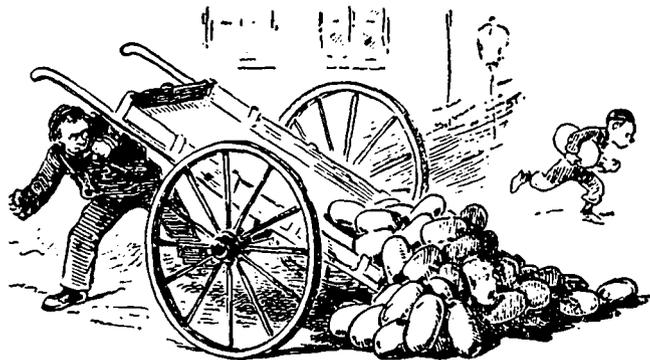
L'écrogne (qui relève d'une attaque de *delirium tremens*).—Sac à poil ! Voilà que ça recommence !

CHANGEMENT DANS LE PROGRAMME



I

Guette bien, Jimmy, quand je ferai tomber le baton, tu en prendras un et tu te sauveras.



II

Ce qui fut dit fut fait.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

MOYEN DE PRÉSERVER LES FOURRURES ET ÉTOFFES DE LAINE DES TEIGNES PENDANT L'ÉTÉ,

Plusieurs personnes saupoudrent ces objets avec du poivre noir fraîchement moulu, d'autres les enveloppent bien d'un linge lessivé et mettent dans le paquet plusieurs morceaux de camphre. On a le désagrément de ces odeurs, et l'on peut bien préserver les fourrures des insectes sans cela. Il suffit de secouer et de bien étaler à l'air les vêtements d'hiver, et au grand jour, parce que les teignes cherchent l'ombre ; il faut, par cette raison, les remettre en place avant le soir et ne commencer cet étalage qu'au commencement de juin au moins, temps où la ponte des teignes est à peu près passée. Je conserve, depuis bien des années, toutes sortes d'étoffes de laine et de fourrures sans qu'elles reçoivent le moindre dommage et je n'emploie que ces dernières précautions.

MOYENS DE CHASSER LES MOUCHES

Ce n'est pas en les détruisant qu'on peut parvenir à s'en débarrasser, puisqu'aussitôt elles sont remplacées par d'autres ; il s'agit de les empêcher d'entrer dans les chambres lors même que les fenêtres et les portes restent ouvertes. Pour cet effet, vous frotterez les murs ou la boiserie des chambres avec de l'huile de laurier et en plusieurs endroits seulement : s'il y en a quelques-unes, elles n'y resteront pas longtemps, parce qu'elles ne peuvent souffrir cette odeur. On peut renouveler ce secret de temps en temps. Cette odeur n'est pas désagréable au point de ne la point souffrir ; et en cas qu'on ne le puisse, on peut du moins user de cette méthode pour les offices, (pantries) cuisines, salles à manger.

AUTRE MOYEN POUR LES ANIMAUX

Piler beaucoup de feuilles de courge, et, du suc qui en sortira, en frotter le poil du cheval tous les matins avant de l'employer à l'ouvrage ; on pourra faire de même à l'égard des autres animaux. Les mouches, comme par miracle, n'en approcheront très certainement pas.

AUTRE MOYEN.

Pilez des fleurs ou baies de laurier bien monues, et faites-les cuire dans de l'huile ; après, frottez-en vos animaux, les mouches n'en approcheront pas.

L'huile de laurier se prépare aussi en pilant des baies de lauriers bien mûres, que l'on fait macérer pendant huit ou dix heures au bain-marie dans de la graisse de porc, et que l'on passe ensuite par expression à travers un linge ; l'huile préparée avec les feuilles n'est pas si odorante.

AUTRE MOYEN.

Lavez les murailles avec du jus de citronnelle, après les avoir bien pilées ; les mouches n'en approchent pas.—Cette recette a depuis été donnée souvent.

AUTRE MOYEN.

On annonce comme un préservatif certain contre les mouches, qui en été font le tourment des chevaux, la décoction de feuilles de noyer. Il suffit, pour éloigner ces insectes, de laver les chevaux avec de l'eau saturée de suc caustique et fortement odorant du noyer.

Ce moyen est employé avec succès dans les haras de l'Angleterre.

RECETTES CONTRE LES PUNAISES

Faites une décoction de persicaire, de coloquinte et de feuilles de chou et arrosez-en la chambre.

Frottez les bois de lit et les endroits où se tiennent les punaises avec de l'huile d'aspic.

Prenez du fiel de bœuf et de l'huile de chènevis, mêlez le tout ensemble et frottez-en les plinthes, les jointures des meubles, les bois de lit et les sommiers, etc.

Mettez tremper du fiel de bœuf dans de fort vinaigre, lavez-en les bois des lits et mettez de la grande consoude sous le chevet du lit.

On préconise aussi l'essence de térébenthine pour en frotter les endroits infectés ; mais son odeur est désagréable dans les chambres à coucher.

RECETTE CONTRE LES PUCES

Semez, dans la saison, votre lit de pétales de roses, les pucés désertent : quand le temps des roses sera passé, substituez aux pétales quelques gouttes d'essence de rose ; cette odeur est si douce qu'elle ne peut agir que bien faiblement sur les nerfs ; mais cependant les personnes très nerveuses feront bien de s'en abstenir.

DESTRUCTION DES PUCERONS.

Une forte décoction de quassia amara et de staphysaigre aspergée sur les plantes de serres ou d'appartement suffit pour les débarrasser de toute espèce de pucerons et même des actises.

MOYEN DE DÉTRUIRE LES RATS.

Ayez une éponge bien fine et un peu usée, humectez-la un peu d'eau gommée, puis coupez-la en très petits morceaux ; roulez ensuite ces morceaux dans du sucre en poudre, ou tout autre chose dont les souris sont friandes, comme des noix pilées ou un petit hachis de lard ; jetez ensuite vos morceaux dans le voisinage des trous de rats, et placez auprès une assiette ou vase rempli d'eau.

Les souris, alléchées par l'appât, mangeront avidement ; l'éponge leur donnera une soif ardente, elles boiront beaucoup et seront bientôt étouffées.

Pour parvenir au même but, pilez bien un morceau de verre jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre fine, ayez ensuite du lard grillé ou des morceaux de noix, et roulez-les bien dans cette poudre ; il sera bon d'en faire pénétrer le plus possible dans l'intérieur des morceaux ; mettez-les dans les endroits infectés de rats, et soyez assuré que vous en trouverez beaucoup de morts.

Il est inutile de dire qu'il faut éloigner de l'appât tout autre objet qui pourrait servir à la nourriture des souris.

On a récemment assiré dans plusieurs publications qu'il suffit, pour écarter les souris, de mêler aux meules de foin, aux aliments, de mettre enfin sur tout ce qu'elles peuvent manger, quelques feuilles de menthe sauvage.

LES PARAPLUIES.

CONFIDENCE DESAGREABLE

Regardez dans la rue un jour de pluie : c'est à ces jours-là que les parapluies s'épanouissent à foison, et qu'il fait bon à les voir s'ouvrir à la pluie comme les fleurs au soleil. Observez-les d'un lieu élevé, autant que possible, car sans cela vous vous laissez peut-être distraire et vous lorgnez le dessous du parapluie. Pour une étude aussi grave et aussi philosophique, vous n'avez pas de trop de toute votre attention.

Vous ne distinguez d'abord rien qu'une mer de petits dômes mouvants et qu'un chaos de couleurs mal assorties. Ayez patience. Au bout de quelques instants, vous commencerez à reconnaître dans ce fourmillement général quelques mouvements particuliers. Tenez : ce parapluie qui tantôt se hausse pour franchir les moins élevés, tantôt se baisse pour s'insinuer par-dessous les plus hauts, qui louver en pilote consommé au milieu de cet archipel et finit par gagner le large, c'est un parapluie impatient qui court à ses affaires. En voici deux autres qui s'arrêtent subitement face à face : ce petit tremblement indique qu'on se donne une poignée de main là-dessous ; puis on se dirige dans le même sens au petit pas : ces deux parapluies sont deux amis un peu bavards. Les parapluies fantasques se dandinent de droite à gauche et d'avant en arrière ; les effrontés s'inclinent crânement d'un côté, avec un air de défi ; les curieux s'accrochent aux devantures des magasins, et n'ont cure du jet des gouttières qui les fait retentir sourdement comme des tambours mouillés ; les parapluies rétifs n'attendent que le prochain coup de vent pour se retourner et faire la tulipe, selon la pittoresque expression populaire. Le parapluie rustique se reconnaît à sa solide charpente recouverte de coton bleu, mais plus encore à l'opiniâtreté campagnarde avec laquelle il reste planté au milieu de la rue, ne bougeant ni pour petits, ni pour gros messieurs, et ne cédant à moitié qu'aux voitures. Le parapluie patriarcal va doucement son petit chemin, abritant, à lui seul, trois générations de la même famille, et pas plus fier pour cela. Le parapluie discret frôle les murs et ne dérange personne, tandis que le parapluie brutal accroche tout à droite et à gauche sans dire gare, et fait sa trouée comme un sanglier dans un taillis.

Que de parapluies passent inaperçus ! Ceux-là sont les parapluies modestes et discrets. Le parapluie sentimental s'affaisse sur lui-même comme un saule pleureur, et ruisselle de toutes parts,



Mademoiselle Roxine (qui entend braire un âne pour la première fois).—Quel est ce singulier cri ?

Mademoiselle Palissandre (qui est dans le même cas). Ça doit être monsieur Lupin qui a recommencé à jouer au Tennis. C'est son cri quand il s'excite.

comme si la pluie se faisait un malin plaisir de tomber sur lui plutôt que sur les autres. Vous connaissez, de par le monde, de ces cœurs dévastés et flétris, toujours en deuil, et sur qui s'acharne le malheur. Ils s'en enorgueillissent et mettent leur amour-propre à paraître malheureux. Grand bien leur fasse ! J'aime presque autant, pour moi, ce parapluie indépendant, sans souci de la mode et du qu'en-dira-t-on : il lui plaît, à lui, d'être déchiré et de montrer les baleines.

Restez à votre fenêtre jusqu'au soir, et jusqu'au soir vous verrez des physionomies nouvelles. Endormez-vous ensuite, et vous rêverez parapluies, je vous le promets. Si vous êtes doué d'une imagination tendre, vous sourirez au poétique parapluie de Paul et Virginie ; si vous êtes d'humeur plus belliqueuse, vous verrez en songe ce glorieux parapluie africain (parasol ou parapluie, c'est tout un) qui fut jadis le trophée d'une victoire bien connue ; si vous êtes simplement un homme qui aime ses aises, vous vous direz que le meilleur parapluie, c'est encore un bon coupé bien clos. Je vous le souhaite de tout mon cœur.

LES COTÉS PITTORESQUES DE LA VILLÉGIATURE



Le propriétaire du cottage loué.—Dites donc, mam'selle, criez lui donc : Kua, Kua, Kua ! Il va vous prendre pour ma vieille et va vous suivre.

M. Janton, (à la fenêtre).—Tiens, voilà M. et madame Godendard qui ont l'air de s'en venir ici !

Madame Janton.—Quelle idée ! Faire une visite à cette heure !

M. Janton.—Non, je me trompais ; ils passent tout droit.

Madame Janton.—C'est drôle ! Ils sont pourtant assez intimes ici pour arrêter une petite minute en passant.

—S'il vous plaît, madame, d'assister un pauvre malheureux affligé d'une terrible maladie.

—Pauvre homme ; voilà trente sous ! De quoi souffrez-vous ?

—D'une maladie incurable, madame ; la paresse.

Entre bons amis :

Edouard.—En songeant au danger que j'ai couru, j'en ai encore la chair de poule.

Charles.—Hé ! Hein ! Tu devrais en profiter ! A dix centins la livre . . . !

N'A PAS SAISI LE POINT



Le malheureux vient de s'écraser le pouce.

Le monsieur croyant qu'il se tord de rire.—Allons, ça doit en être une bonne ; conte-moi là.

DU CHOIX DES ALIMENTS

Il y a bien des gens qui ne se sont jamais demandé pourquoi ils mangent, ni quel rôle peuvent avoir les aliments dans leur corps, autre que celui d'apaiser la faim. Si on leur disait que la jolie petite bouche rose avec laquelle ils ont tété le sein de leur mère peut-être maintenant la hure d'un sanglier, ils regarderaient cela comme une plaisanterie de bas-étage, et ne manqueraient pas de vous traiter de fou si vous ajoutiez que le pied mignon avec lequel ils ont couru leurs premiers pas pourrait bien se vendre au marché sous la forme d'un boisseau de froment. La matière revêtant successivement la forme vivante, et faisant à chaque instant de l'animal un animal nouveau, est un problème auquel ils n'ont jamais songé. Qu'ils veuillent bien me prêter quelques minutes d'attention, et je vais leur démontrer que la cuisine est la plus profonde de toutes les sciences, et la cuisinière la plus puissante de toutes les fées, puisqu'elle peut, à son gré, nous rendre malades ou bien portants, gras ou maigres, indolents ou actifs, gais ou tristes, forts ou faibles, et refaire de toutes pièces notre constitution et notre tempérament, quand ils ont été manqués par la nature.

Vous n'êtes pas sans avoir vu une locomotive de chemin de fer. Vous y avez aussitôt distingué deux choses : l'existence et la fonction. L'existence, résultant de l'assemblage de toutes ces roues, de tous ces tuyaux, de toutes ces soupapes parfaitement ajustées ensemble et formant une admirable machine ; la fonction qui est de se mouvoir d'une manière régulière avec une puissante énergie, et d'entraîner après elle un nombre considérable de voitures, de voyageurs et de marchandises. Pour entretenir la fonction, il faut de l'eau et du charbon, que le mécanicien ne cesse d'introduire d'instant en instant dans le gouffre béant du foyer. Pour entretenir l'existence à mesure que la machine s'use ou se détériore, il faut là une pièce nouvelle, là un écrou, là un piston, de l'acier, du cuivre, du verre, etc.

Cette machine est grossièrement notre image. Nous avons aussi, nous, une existence, un corps à conserver, plus des fonctions à remplir, mouvements, sensations, etc., œuvres de la vie, qui distinguent l'homme vivant de l'homme mort.

Les combustibles convenables pour entretenir l'activité du fonctionnement sont : le vin, l'alcool, la graisse, l'huile, le café, le sucre ; la partie féculente des végétaux ; gomme, amidon, dextrine, glycose, miel, etc. On leur a donné le nom d'aliments respiratoires ; il entre dans leur composition chimique beaucoup de carbone.

Les substances propres à la réparation des organes altérés et à leur entretien sont : l'albumine, la fibrine, la légumine, la caséine, la gélatine, la chondrine, des extraits divers et des sels qu'on trouve dans la viande, le lait, les œufs, le blé, certains légumes, comme la lentille, le haricot, le bouillon, le pain, etc., qui contiennent, en parties variables, les matières premières fort nombreuses, employées par le Créateur dans la composition de la machine humaine. On leur a donné le nom d'aliments réparateurs.

Il entre constamment dans leur composition chimique une certaine quantité d'azote.

Toutes ces données sont appuyées sur des expériences positives que je voudrais pouvoir indiquer, mais ces détails m'éloigneraient de ma route.

Je veux dire de suite qu'un seul intendant est destiné à nous fournir les matières nécessaires à ce double résultat, la cuisinière ; un seul atelier suffit pour élaborer ces matières, pour les rendre propres à leurs divers emplois, l'estomac ; un seul ouvrier pour les distribuer et les mettre en œuvre, le sang.

Au sortir de l'estomac, ou, pour être plus exact, au sortir des organes digestifs, les parties non assimilables, les scories, sont, comme chacun sait, rejetées au dehors sous forme d'urine ou de matières fécales ; les parties digérées, assimilées, passent dans le sang.

Le sang sans cesse en mouvement et obligé, par l'impulsion d'une forte machine, le cœur, de parcourir un trajet moyen de 9 pouces par seconde, soit 2880 révolutions complète en vingt-quatre heures, vient porter dans un immense foyer, le poumon, les aliments carbonés, et les allume au contact de l'air, par la respiration, pour entretenir en nous la chaleur et l'activité. Voilà pourquoi votre corps est plein d'énergie et défie le froid quand vous avez dîné, pourquoi le voyageur fatigué se ranime avec une tasse de café et poursuit sa route, pourquoi les Russes mettent du suif dans leur soupe, pourquoi le Groenlandais, qui vit sous une température de 50 degrés au-dessous de zéro, boit 1½ gallons d'huile par jour, tandis que l'habitant d'Afrique centrale, où la chaleur est de 95 degrés au dessus de zéro, se contente de fruits aqueux, de citrons, de pastèques et de figues.

D'après les observations des savants, la consommation annuelle d'un paysan, en matières grasses, n'est que de 14 lbs ; celle d'un Danois, de 60 lbs ; celle d'un Esquimau, de 216 lbs.

L'individu qui s'agit, qui travaille, qui se donne du mouvement dépense sans peine, suivant l'exigence des climats, cette proportion de combustibles. On le voit quitter ses vêtements en plein hiver, et sa respiration pressée indique une active combustion. Celui, au contraire, qui, absorbant la même quantité de matériaux respiratoires, mène une vie casanière au coin de son feu, fait comme les animaux qu'on bourre à l'étable de pommes de terre et de châtaignes, il engraisse. Ces réservoirs de graisse, dont nous provoquons la formation dans le corps des animaux pour la satisfaction de nos appétits, sont un approvisionnement de substances propres à alimenter la respiration, à recevoir l'excédant du carbone du régime de chaque jour, et à lui fournir le complément quand il en manque. Ce sont des magasins qui s'ouvrent et se ferment alternativement pour régulariser la consommation qu'exigent les fonctions si essentielles des organes pulmonaires. Qu'une personne grasse tombe malade, de manière à ne pouvoir plus prendre d'aliments, ou qu'elle entreprenne un travail, un exercice qui lui fasse dépenser une somme d'activité supérieure à celle que peut produire la quantité d'aliments respiratoires dont elle compose son régime, et cette personne maigrira rapidement. Qu'une autre absorbe une quantité des mêmes aliments, supérieure à ce que sa constitution peut transformer en graisse et consommer en mouvement, elle mourra asphyxiée. C'est la mort qui attend les colons du Nord, qui, émigrant pour l'Algérie, continuent à s'y bourrer de féculents et de liqueurs.

Abandonnons maintenant les aliments de la vie respiratoire et passons à ceux de la vie plastique aux *aliments réparateurs*. Nous avons dit qu'après la digestion le sang les emportait dans son courant, ensemble avec ceux de la première catégorie, avec la même énergie qu'il met à pousser les uns dans les poumons où le contact ne l'air doit l'en débarrasser ; il entraîne les plus petites ramifications du réseau veineux et artériel dont notre corps est sillonné en tous sens. C'est ainsi qu'en traversant les tissus si divers des muscles, des os, des cartilages, des nerfs, etc., il abandonne ici un atome de fibrine : là, un peu d'albumine, ailleurs, la chondrine, la neurine, etc., ou une petite quantité de ces sels minéraux : du soufre, du calcium, du chlore, du sodium, du fer, du magnésium et autres matériaux qui entrent en quantités variables dans la composition de l'édifice humain, et qu'il faut sans cesse multiplier ou remplacer. Comme nous l'avons dit, cette partie de son rôle le fait ressembler à l'ouvrier chargé de réparer une locomotive qui, suivant l'importance des avaries, ajuste ici un morceau de cuivre, là, un peu de plomb, d'acier, de verre, etc. Cet actif serviteur va jusqu'à se charger des vieux plâtras, c'est-à-dire des molécules usées et devenues impropres à l'édifice ; il les entraîne dans son courant, en rejette une partie dans l'air par la respiration en même temps que les aliments respiratoires ; en

laisse une autre dans les glandes, foie, reins, glandes salivaires et lacrymales, et se débarrasse du reste par ces actifs organes de sécrétion qui, sans être visibles à l'œil, viennent s'ouvrir à la surface de la peau, sous le nom de glandes sudoripares et de follicules sébacées au nombre de plusieurs centaines par centimètres carrés. Ce mouvement d'absorption et d'excrétion est si actif qu'il atteindrait, suivant quelques expérimentateurs, en y comprenant les boissons, un pour cent du poids de l'individu, et que l'aveu de la plupart des physiologistes il ne faut pas plus de sept ans pour que toutes les parties de notre corps aient été entièrement renouvelées.

Ce qui précède, se résume en deux mots : il y a des aliments qui accroissent momentanément la force vitale ; ils font semblant de mourir. Il y en a d'autres qui n'agissent pas d'une façon si énergique, mais qui réparent l'économie progressivement. C'est dans les aliments solides et liquides de nos repas que sont pris (quand ils y sont) les éléments nécessaires à la réparation journalière du corps. La ration alimentaire varie avec la quantité de travail et avec la température.

Arrivons aux déductions pratiques. J'ai dit en commençant que la cuisinière pouvait à son gré nous rendre gras ou maigres, forts ou faibles, sanguins ou lymphatiques, indolents ou actifs. Ce résultat, en effet, sera la suite nécessaire de l'emploi plus ou moins harmonieux, plus ou moins intelligent des matériaux respiratoires ou réparateurs que la cuisine met à notre disposition.

Si les confections culinaires avaient la simplicité officinale que réclament les chimistes, rien ne serait plus simple que cette indication ; je vous dirais : voulez-vous devenir forts, mangez de la fibrine, du gluten ; voulez-vous développer en vous de l'activité, prenez du café, du vin, du sucre ; voulez-vous vous défendre du froid, mangez de la graisse ; avez-vous un tempérament lymphatique où l'élément aqueux prédomine, remplacez-le par du fer et de la viande ; le rachitisme menace-t-il votre enfant, faites-lui prendre sous une forme digestible les éléments nombreux qui entrent dans la composition des os.

Mais la nature qui a voulu que les gens pussent se nourrir et se bien porter sans avoir appris la chimie s'est arrangée de manière que presque tous les mets renferment à la fois, en proportions variables il est vrai, les aliments de nos deux groupes. Le lait, le plus simple de tous, présente sur 100 parties 4 d'aliments réparateurs, représentés par le caséum et plusieurs sels en dissolution, 5 d'aliments respiratoires représentés par le beurre et le sucre de lait et le reste d'eau. Le pain contient sur 100 parties à peu près, 8 d'aliments réparateurs et de sels, 40 d'aliments respiratoires et le reste d'eau. Le bouillon donne à l'analyse à peu près 3 pour 100 de matières azotées et salines, 5 pour 100 de matières grasses ou sucrées et 92 d'eau. Le vin contient en moyenne 8 à 15 pour 100 de matières alcooliques ou grasses, 1 ou 2 de matières azotées ou salines, et le reste d'eau. Voici pour les plus simples, si maintenant on examine les autres, on verra qu'il ne se fait point de rôti sans qu'à la viande proprement dite ne se mêle de la graisse, du sel, etc. Point de ragôut auquel

on n'ajoute des légumes presque toujours farineux, point de gâteaux où ne se mêlent aux aliments carbonés de la farine et du sucre, les aliments azotés de l'œuf et des condiments divers. Pour arriver au résultat que nous cherchons est-il donc besoin de révolutionner la cuisine et de refondre absolument le code des cordons bleus. Assurément non. Il faut seulement insister avec intelligence sur les produits qui (tout en respectant les conditions de tolérance individuelle, car tous les estomacs ne s'accoutument pas de tous les aliments) doivent amener doucement la prédominance de certains matériaux qui ne manqueront pas de trouver un emploi certain.

Ainsi avez-vous à nourrir des enfants dont l'accroissement rapide demande d'abondants matériaux plastiques, réparateurs, insistez sur les viandes noires, le poisson, le fromage, le lait, la soupe, le pain. Si l'enfant est chétif, ajoutez-y du vin généreux, chargé de sels minéraux, mais épargnez les légumes aqueux, qui embarrassent inutilement l'estomac, les fruits verts, les fruits rouges, et ne chargez pas ses organes des aliments respiratoires qui ne donnent que de l'activité et de la chaleur, comme le café, les liqueurs, les graisses, les féculs ; beaucoup d'entre eux en seraient certainement incommodes.

Pour la classe si nombreuse des gens de lettres, des employés de bureau, des ouvriers assis qui déploient peu de force, pour les femmes qui ne sortent pas de leur ménage, si elles ne sont pas dans des conditions particulières de grossesse ou de maladie, ce serait les pousser à l'obésité, à l'apoplexie et au cortège nombreux d'autres abjections morbides que de leur prodiguer les féculents, pommes de terre, pâtes, haricots, légumes secs, ou les viandes très-azotées ; laissez-leur manger de préférence du laitage, des œufs, des viandes blanches, des légumes aqueux, épinards, salade, artichauts, salsifis, navets, oseille, choux, melons, les fruits de toute sorte vers lesquels l'appétit les attire si vivement. Ils dépendent peu de matériaux de force vive, ne les en accablez pas, et ne cherchez pas à donner à leur charpente musculaire un développement dont ils ne sauraient que faire.

Contrairement un ouvrier occupé à de gros travaux, un manœuvre, un laboureur, un soldat qui ne s'alimenterait que de légumes aqueux et de fruits ne tarderait pas à tomber malade. Il lui faut de la viande pour entretenir ses muscles, de grosse nourriture, des excitants pour activer ses forces, des haricots, des pommes de terre, des carottes, des betteraves, du vin, des châtaignes, du pain, de la soupe.

L'individu gras que l'obésité gêne n'aura qu'à se condamner au régime des gens de lettres, et à travailler comme un manœuvre. Il en souffrira un peu d'abord, mais l'accoutumance vient vite, et il sera surpris de voir sa graisse s'en aller par la combustion comme génératrice de force. Que celui au contraire que la maigreur désespère, s'étudie graduellement à manger comme un laboureur et à mener la vie d'un reclus, sans tourmente, sans travail, sans longues marches ; il ne tardera pas à s'apercevoir que ses vêtements sont trop petits.

Enfin, en terminant, un dernier précepte : *mangez peu* ; et un dernier conseil : *mangez gaiement*, c'est le moyen de n'être jamais malade et de vivre longtemps.

PARTIE FINE



Belly Capricorne, (à sa bonne amie.)—Lâche donc ces papiers, Nannie, et viens chez moi ; ils ont oublié une pleine corde de linge.

UNE RÉMINISCENCE DE L'HISTOIRE DU CANADA



Passant à 3 heures du matin devant un magasin de tabac.— Ah ! mon Dieu ! Que j'ai eu de la chance d'être chauve !

SI VOUS VOULEZ

Vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous, LISEZ

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement, en dehors de Montréal, seulement \$2.00 par année. Strictement payable d'avance.

Edition Hebdomadaire de 8 grandes pages, \$1.00 par année.

SI VOUS VOULEZ avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français au Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUIN

15,545 PAR JOUR

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE, 69 rue St. Jacques
MONTREAL.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— ALLEZ CHEZ —

NORMAN W. McLAREN

57 RUE DU COLLEGE

— POUR LES —

LETTRES BLANCHES ÉMAILLÉES ———— X

ET POUR ————

o X ———— Lettres en Papier à l'Épreuve de l'Eau.

☞ SERVANT POUR VITRINES ET ENSEIGNES. ☞

—LE GRAND— PANORAMA DE JERUSALEM ET LE CRUCIFIEMENT

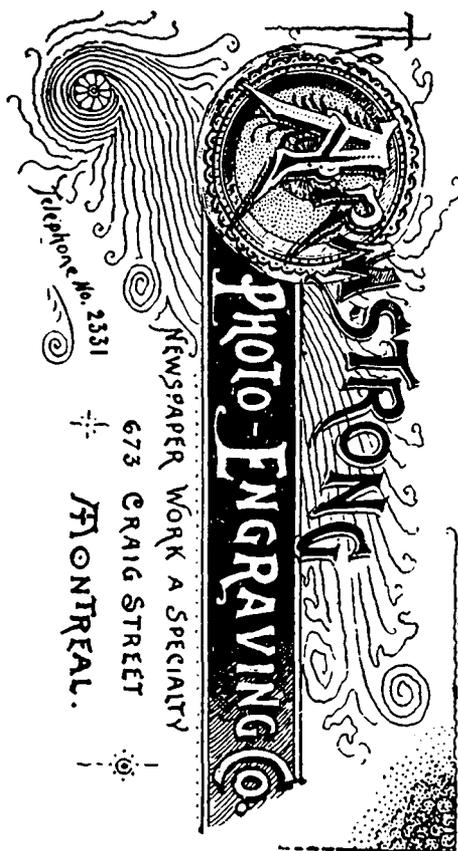
Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIERS et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravannes en chemins pour la VILLE SAINTE. Les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.



Pilules de Noix Longues Composees de McGale

(RECOUVERTES DE SUCRE.)

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, torpeur du Foie, Mauvaise Digestion, Etourdissements, et de tous les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'Estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ses préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES, de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation, qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.